Rinfret, Fernand
Louis Fréchette

PS
9461
R43
Z84

[redacted]

Etudes sur la Littérature
Canadienne-Française

PREMIÈRE SÉRIE

# LES POÈTES

II

# LOUIS FRECHETTE

PAR

FERNAND RINFRET

367975
14.6.39.

SAINT-JÉROME
LIBRAIRIE J.-E. PRÉVOST
1906

PS
9461
R43Z84

## ERRATA

Page 22 — A la 12e ligne, au lieu de « un des garçons de Cyrano, » lire « un des Gascons. » A la 25e ligne, au lieu de « dégager la partie, » lire « dégager la portée. »

Page 28 — A la 18e ligne, lire « la notion de l'exil » au lieu de « la notion de l'exile. »

Page 37 — A la 10e ligne, « elle y éveille, » retrancher l'y ; à la 17e ligne, au lieu de « où, » lire « ou. »

Page 75 — A la 5e ligne, lire « fantaisies » à la fin du vers, et non « fantaisistes. »

Page 100 — A la 21e ligne, au lieu de « la *Bastille Rouge*, lire la « *Bastide Rouge* »

Page 109 — A la 26e ligne, au lieu de « et nous le croyons, » lire « et nous ne le croyons. »

Page 112 — A la dernière ligne, au lieu de « s'est s'exposer, » lire « c'est s'exposer. »

Page 115 — A la 28e ligne, au lieu de « présenterait-il, » lire « présenterait-elle. »

Page 119 — A la 5e ligne, au lieu de « vous êtes faibles, lire « vous êtes faible »

Page 128 — Aux 26 et 27e lignes, au lieu de « auxquelles elle donne lieu, » lire « auxquels elle donne lieu.

Page 129 — A la 23e ligne, au lieu de « le caractéristique, » lire « la caractéristique. »

Page 130 — A la 26e ligne, au lieu de « persuation, » lire « persuasion. »

# AVERTISSEMENT

*Ce petit volume contient tous les articles que j'ai consacrés, dans l'*Avenir du Nord, *à l'œuvre de M. Fréchette.*

*Ces articles se ressentent d'avoir été écrits pour le journal ; ils n'ont ni l'unité, ni l'impersonnalité que j'aurais voulu donner à une étude critique comme celle-ci.*

*Il y faudrait de nombreuses corrections, je le sens.*

*J'aurais dû, par exemple, développer plus d'un point, trop superficiellement indiqué ; appuyer d'arguments, ou de textes, certaines impressions un peu gratuitement exprimées* (La Voix d'un Exilé, *le* Théâtre, *les* Contes), *et j'aurais pu le faire ; enfin, insister davantage sur la portée générale de réflexions* (A Propos d'Education *et la fin du chapitre VI), où, qu'on veuille bien le croire, personne n'est visé, en aucune façon. Quand je veux désigner quelqu'un, je n'hésite jamais à le nommer ; et quand je pense quelque chose, je n'ai également aucune crainte à la dire.*

*Les conditions spéciales, dans lesquelles se fait cette publication, ne me permettent pas de remédier aux imperfections que je viens de signaler.*

. . . . . .

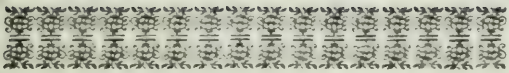
*Telle qu'elle, cette étude exprime bien toute ma pensée, mais elle ne lui donne pas tout-à-fait la forme que j'aurais voulu lui donner. Le lecteur fera le reste, et ajoutera à l'errata forcément incomplet qui se trouve à la fin du volume, les corrections ci-dessus.*

*Et si mon livre n'arrive pas à intéresser beaucoup, il sera peut-être utile à l'écrivain de demain, qui portera sur le poète un jugement plus assuré.*

*Je me contenterai facilement de la part que j'aurai eue à cette critique définitive.*

*Fernand RINFRET.*

*Ottawa, 21 novembre 1906.*



# TABLE DES MATIERES


Préface ..... 1

LE POÈTE

I ..... 1

II "Mes Loisirs" ..... 6

III "La Voix d'un Exilé" ..... 20

IV "Pêle-Mêle" ; "Les Fleurs Boréales" ; "Les Oiseaux de Neige" .. 35

V "La Légende d'un Peuple" ..... 51

VI "Les Feuilles volantes" ..... 68

VII Conclusions ..... 82

LE PROSATEUR

VIII De la transition de la poésie à la prose : le théâtre ..... 95

IX "Originaux et Détraqués" ; "Noel au Canada" ..... 103

X Les Polémiques ..... 108

XI A propos d'éducation" ..... 117

XII Conclusion ..... 132

# Louis Fréchette

(Né en 1839)

## I

## LE POETE

Si la poésie n'est pas le plus solide ornement d'une littérature, — et encore qu'en savons-nous ? — elle en est, certes, le plus magnifique.

Elle brille au sommet de la littérature comme, au sommet d'un phare solitaire, s'épanouit la fleur d'or qui en est la lumière et l'âme.

La poésie est le rayon blanc de la pensée humaine ; le rayon formé de toutes les nuances du cœur et de toutes les teintes de l'intelligence, ce rayon si pur, si étincelant, si vivifiant, qu'on sent bien qu'il a jailli du plus lumineux de tous les astres.

La poésie est la lumière et la chaleur de la littérature.

Quelle littérature a vécu sans poètes ? Où voyons-nous, dans le vide éthéré de l'histoire, flotter comme des planètes abandonnées, des

œuvres qui n'ont pas la poésie pour sœur de l'azur ?

Tous les temps ont eu leurs poètes. Depuis l'Eden jusqu'à nos jours, la caravane humaine a lancé vers les cieux étoilés, du sein de l'immense désert de la vie, le cri d'amour et d'extase qui gonfle le sein de ses pâles cavaliers ; et les poètes ont recueilli ces accents incomparables, en la seule langue digne du mystérieux trouble de l'être en face de la nature.

La puissance et la beauté : la puissance qui est le plus bel apanage de l'homme, la beauté, don suprême du Créateur à la femme ; la puissance et la beauté sont moins sublimes que la poésie. Ah ! ta fus héroïque, fier et bouillant Achille ! Divine Hélène, ta chevelure était blonde comme le soleil. Mais le saurions nous si Homère ne vous avait chantés tous deux ?

Les rois eux mêmes nous sont moins connus par l'histoire que par la poésie, et si Charlemagne, ce paternel empereur à longue barbe blanche, a trouvé dans tout cœur un élan d'admiration, il le doit peut-être à ce qu'un humble troubadour s'est souvenu de lui tandis que son âme voltigeait sur les cordes de sa lyre et que la poésie ouvrait ses ailes d'or en son cœur palpitant.

La poésie ne résume peut-être pas la pensée humaine, mais elle la couronne, elle met au front des nations le triple rang massif de son précieux diadème, tout constellé de pierreries

C'est pour cette raison que nous avons placé nos poètes au début des études que nous voulons consacrer à la litterature canadienne, études que nous poursuivrons aussi longtemps que possible et qui feront peut-être revivre aux yeux d'un public trop indifférent des beautés inconnues et des œuvres oubliées.

Nous avons déjà vu précédemment ce qu'est la poésie de Crémazie, ou du moins *ce que nous croyons qu'elle est* : car que pouvons-nous faire autre chose !

Chacun pense à son gré d'un poète ; c'est la collectivité judicieuse des opinions diverses qui dicte le jugement définitif. Nous avons donné notre opinion, simplement ; le meilleur moyen de la critiquer — je m'adresse à ceux qui l'ont pu trouver mauvaise — serait d'en émettre une nouvelle. De ce généreux conflit jaillira peut-être la vérité relative ; car, en art, il n'y a pas de vérité absolue.

M. Louis Fréchette est le plus fécond de nos poètes ; l'étude de ses œuvres s'impose immédiatement après celle de Crémazie et, bien qu'il soit toujours délicat de parler d'un vivant, nous entreprenons cette étude avec calme, en assurant le poète — et c'est aussi au public que nous nous adressons — de notre respectueuse sympathie.

M. Fréchette a peut-être été le plus critiqué de nos poètes ; mais il y a dans l'histoire des siècles des similitudes qui le consoleront.

Nous ouvrons ses livres avec une entière bonne foi ; nous allons les relire un à un et noter à mesure des impressions que nous tâcherons de résumer quand nous aurons tourné le dernier feuillet. Nous oublierons l'homme pour ne nous souvenir que du poète et nous répudions d'avance le blâme des mécontents ou des enthousiastes.

Au début de l'étude qu'Ernest Dupuy a consacrée a Victor Hugo et qu'Emile Faguet a quelque part qualifiée de « classique », l'auteur avertit le public que son livre n'est pas l'écho des calomnies et des injures qui ont éclaboussé, en ces dernières années, le plus grand des poètes. Au moment de commencer à mon tour l'étude du plus canadien de nos poètes, faut il que je m'excuse de la sympathie que lui accorde ma pensée ? Est il besoin de dire que je n'ouvre pas sans fierté la première page de son premier livre ? On ne saurait demeurer indifférent vis-à vis des œuvres de son pays, ou mieux on ne devrait pas l'être. Même quand on les critique, il faut un peu les louer tout bas ; et, d'ailleurs, nous n'avons pas encore conquis le droit d'être sévère. Mais évitons aussi le défaut opposé et n'allons pas tout admirer béatement. Le chauvinisme littéraire est une aberration ; et c'est souffrir deux fois, pour un poète sérieux, que de souffrir ses atteintes.

M. Charles ab der Halden, dans ses *Etudes de Littérature Canadienne-Française*, écrit avec

raison : « Nous ne partageons point l'enthousiasme de certains critiques canadiens qui, aveuglés par leur patriotisme et leurs sympathies, écrivent sérieusement que Crémazie surpasse Théophile Gautier et nombre « d'étoiles parisiennes » (sic).

Pour étudier notre littérature avec justice, il faut tout d'abord éviter les *comparaisons* des oeuvres françaises et considérer ces dernières plutôt comme les oeuvres inspiratrices que comme les rivales des nôtres.

Nos littérateurs ont puisé largement aux sources immortelles de la pensée française. Nous ne l'ignorons pas, et c'est une excellente formation.

Comment ont-ils transformé cette pensée ? comment ont-ils usé de cette inspiration ? Voilà ce qu'il faut savoir.

Et c'est ce que nous cherchons.

Les auteurs français sont à proprement parler nos classiques comme les latins et les grecs sont leurs classiques à eux. Chaque époque refait le passé : cela semble une règle invariable.

La pensée humaine est éternelle ; ce n'est que la forme que revêt cette pensée dans telle ou telle intelligence qui distingue un auteur d'un autre, et il n'est pas indifférent de le rappeler au début de cette étude que nous commençons sans plus tarder.

## II

### *MES LOISIRS* (1863)

Lisons d'abord la préface : et ce sera vite fait car elle est toute courte. L'auteur en donne plaisamment la raison : « Un livre, quand il est bon, se recommande de lui même, et, s'il est mauvais, la plus belle préface ne le rendra pas moins ennuyeux. » L'auteur se demande ensuite : « Ce livre contient-il une idée ? » Et il répond bravement : « Non. » Voilà une franchise très agréable et qui me dispose en sa faveur : tant d'auteurs nous accablent de préfaces interminables où, après avoir voulu établir que leur œuvre résume toute une époque ou pénètre jusqu'au fond des âmes de l'âme humaine, ils en concluent modestement qu'ils sont de purs génies ! Voici du moins un poète qui écrit « par pur délassement, » parce qu'il aime l'art, et qui n'a suivi, dans son travail, d'autre « règle » que son « imagination, » ni d'autre « étoile » que « celle de l'inspiration. »

Ne cherchons donc, en ce recueil, aucune pensée philosophique ou humanitaire ; ouvrons le livre avec tranquillité et tâchons d'y retrouver les impressions fugitives que le poète a tenté de captiver, comme nous essayons parfois

de saisir, dans la verte prairie de nos rêves, le papillon ailé qui nous fuit. Il en reste souvent un peu de poudre d'or au bout des doigts ; et la poésie, c'est cela !

Il y a un peu de tout dans *Mes Loisirs* : poèmes religieux, histoire, intimité, descriptions de paysages, vers d'amour, chansons légères, voire même un brin de pessimisme. Il serait difficile de ramener cette variété de sujets traités, à un tout ; et nous ne le ferons pas. Aussi bien ce serait aller contre l'opinion émise par l'auteur lui-même dans sa préface, où il nous a avertis que ce livre est le résumé de ses caprices et de ses rêves. Il suffira de relever dans ce recueil ce qui y est en relief,—et ce qui nous apprendra ainsi quelque chose de la manière de l'auteur.

Voici donc, classé comme par un professeur soucieux, ce que j'ai trouvé dans *Mes Loisirs* : je serais presque tenté d'appeler cela l'inventaire du petit livre, si ce mot n'avait quelque chose de pratique dont s'accommode mal la poésie.

Mentionnons d'abord les pièces qui, en quelque sorte, encadrent le recueil, —et qui sont excellentes. C'est le *Prologue*, où le poète, ému et craintif, jette un dernier adieu à ses vers, avant de les voir s'envoler au loin, et sa muse lui inspire une gracieuse et tendre comparaison :

O mes chansons ! je suis la craintive fauvette
Qui voit ses petits, ses amours,
S'enfuir, et qui pour eux éperdue, inquiète,
Craint les aigles et les vautours.

Remarquons cependant que si le poète sait trouver une image qui rend bien sa pensée, il ne recule pas pour la compléter devant des mots inutiles, qui la chargent sans l'amplifier : *amours* ne dit pas plus que *petits*, mais il permet de rimer avec *vautours*, qui n'apprend rien après *aigles* ; de même, *inquiète* est un diminutif après *éperdue*, mais il répond à *fauvette*. La pièce est tout de même jolie ; elle se continue à la fin du volume, avec l'*épilogue*, où le poète s'adresse encore à ses vers, devenus *papillons*, nuance qui ne fait que modifier la comparaison :

Pour des rives plus belles
Partez, frais papillons !
Mais craignez pour vos ailes
Les lustres des salons !

Et, encore que ces papillons ne soient pas sûrs de rencontrer en pleines *rives*, les *lustres des salons*, la figure est jolie ; déjà nous remarquons—et cela est sensible dans tout le recueil—la facilité avec laquelle le poète trouve une image pour exprimer sa pensée, la vivacité de son imagination qui lui montre toute idée sous une forme vivante,—et aussi le nombre, la diversité et souvent ce que j'appellerais l'opposition ou du moins le manque de suite, entre elles, de ces images.

A part ce prologue et cet épilogue, il y a

deux pièces qu'il convient de détacher, et de fait, l'une ouvre le volume *(La Poésie)*, et l'autre le ferme *(Le Poète-Bohème)*; et ce qui est plus important, l'une nous dit quelque chose de l'idéal rêvé, l'autre, quelque chose du poète lui-même. Il y a dans *la Poésie* un ton de sincérité et d'ardeur qui sauve la pièce de la banalité : l'expression n'atteint pas toujours la splendeur, mais elle est émue, elle jaillit d'un cœur débordant ; même quand le poète reprend une figure déjà entrevue ailleurs, comme la poésie "coupe d'ambroisie", "écho des chants du ciel", "souvenirs des cieux", il la renouvelle en quelque sorte par l'accent vibrant,—et vrai—qu'il lui donne. Les premiers vers sont beaux :

Fée aux voiles de soies,
Qui, rêveuse, déploies
Tes blondes ailes d'or,
Et t'élances, mi-nue,
Pour suivre dans la nue...

Quel dommage qu'il ajoute pour rimer :

L'audacieux condor !

Cette pièce est dédiée à Crémazie, et l'envoi, où M. Fréchette résume en vers solides l'œuvre du poète exilé, est un des meilleurs moments du recueil :

Et quoique faible encor, ma muse de vingt ans,
Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine :
« Mes chants naquirent de tes chants ! »

Enfin, le *Poète Bohème* est une étrange petite pièce, où le poète écoute les voix de l'amitié et

de l'amour, qui le consolent de l'égoïsme des hommes. Après avoir lu et médité ces quatre pièces, nous pouvons parcourir le recueil avec plus de sûreté, nous rappelant que l'auteur n'avait que vingt quatre ans quand il le publia, connaissant mieux ses beaux rêves de jeunesse et toute la tendresse avec laquelle il aimait ses vers, toute l'inquiétude qui lui faisait redouter pour eux la cruauté de critiques peu indulgents. Ces derniers, — car il s'en est trouvé, — oubliaient qu'il importe de se mettre à un juste point de vue, vis à vis de tout ouvrage ; et qu'on ne saurait trouver dans le premier livre d'un jeune poète, les mêmes beautés et la même perfection que dans un ouvrave classique.

L'auteur s'y fait, au hasard, le chroniqueur de ses pensées intimes et des évènements extérieurs ; les paysages qu'il entrevoit revivent en ses vers : il mêle à la nature quelque chose de lui-même ; il nous dit aussi ses peines intimes, son amour s'échappe mélancoliquement de ses lèvres ; il aime, comme tous les poètes, langoureusement et avec force soupirs. Quelquefois sa pensée s'élève un peu au dessus des sensations de l'être intime, et s'essaye à des poèmes de plus haute envolée ; nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle a tort, mais on sent bien que l'auteur n'est pas encore maître de son art, — ce qui d'ailleurs est tout naturel, — qu'il est plus poète quand il s'abandonne aux secrets accents de son cœur, quand il regarde

sans efforts la nature qu'il aime déjà et qu'il sent, quand il n'est enfin que l'écho de tous les bruits qui murmurent autour de lui, et de toutes les voix qui chantent en lui. N'est-ce pas dire que le poète se montre déjà sous son vrai jour ? qu'il est poète par sa nature même, qu'il est « né poète » suivant l'expression du classique, que son effort lui enlève en quelque sorte son caractère poétique, tandis que l'autres moins fortunés ne s'élèvent, au contraire, aux sommets escarpés de la poésie que par les plus sensibles efforts.

La première et la plus forte impression que nous laissent *Mes loisirs*, c'est qu'ils sont l'œuvre d'un poète, poète inexpérimenté, jeune et si je puis dire, encore neuf au métier, nourri de lectures qui influent sur son vers qui souvant ne fait qu'imiter, mais poète véritable, poète de par la naissance, poète richement doué par la belle fée « aux voiles de soies », « aux blondes ailes d'or ».

J'ai dit que la pensée de l'auteur manque d'assurance, quand elle s'élève au-dessus des sensations intimes, et veut traiter des sujets plus élevés. Voyez les pièces intitulées *Alleluia* ou *le 1er au, 1861* : on n'y sent plus l'émotion du poète, et la forme devient rigide, tendue ; la rhétorique y crève les yeux, les défauts ressortent davantage. *Alleluia* débute maladroitement :

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abimes ;

.....

L'immense sacrifice est enfin achevé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...
Et le monde est sauvé

L'antithèse est si forte et si voulue qu'elle dépasse le but qu'on s'est proposé. La pièce entière est écrite en vers froids, compassés, qui rappellent par moment, en raison de l'abondance et de la diversité des apostrophes et des exclamations, les élans figés et sans couleur d'un Casimir Delavigne. Le poète ira jusqu'à dire :

Dans sa *rage sanglante*
De vinaigre et de fiel un *monstre* l'abreuva.

ou encore :

Que l'Homme-Dieu s'élance ainsi qu'une *colombe*...

et de Lucifer :

*Rugissant* de courroux dans sa demeure *immonde*...

La joie s'exprime en cette pièce avec la même solennité que la haine ou la frayeur :

Chantez le roi des cieux, sur votre lyre immense !
Chantez le roi des cieux dans un commun transport !
Il est ressuscité !... Pour chanter sa puissance
Unissez de vos voix le grandiose accord !

Et s'il n'est rien d'évidemment défectueux dans ces vers, on sent bien qu'ils n'expriment rien qui n'ait été déja dit et rimé cent fois : ils ne sont qu'un effort de rhétorique, et le poète en est absent. Le *Premier de l'an 1861*, qui est une sorte d'apologie à l'adresse de l'Eglise et du Christ, obéit à cette même froideur : les vers sont corrects, les pensée d'une noblesse coutumière, les épithètes ont la solen-

nité habituelle, mais il y manque l'étincelle. On y trouve les formules chères aux anthologistes :

Un an vient de sombrer sur l'océan des âges...
Et courber sous son joug le dos des nations...
La bouche vomissant le blasphème et l'injure...
Vous vous êtes levés, levés *comme un seul homme!*...

sans compter les " peuple nouveau-né ", " nobles victimes ", " défenseurs magnanimes ", " vaillants guerriers " .... Le tout se termine par un vers qui sent trop le premier prix de vers français :

Le monde peut crouler, mais l'Eglise jamais !

(Voyez encore *La Foi*, *l'Espérance* et *la Charité*). Mais ces pièces, dont la nature du poète est si éloignée, sont rares dans le recueil : il faut plutôt les considérer comme des exercices au moyen desquels l'auteur étudie son métier, et tenir compte d'ailleurs qu'elles ont, malgré leur majesté déconcertante, de sobres qualités qui en font, sinon de la vraie poésie, au moins de l'excellente versification. Voyez, par exemple, à la fin du *Héros de 1760*, de beaux vers à la mémoire de Lévis.

J'aime mieux lire cependant ses vers d'amour, qui sont d'une brûlante sincérité ; ses descriptions qui accusent une sensibilité développée, une facilité d'émotion, une aptitude surtout à comprendre le langage muet des choses ; enfin, ses scènes intimes, où il répand une grâce bien personnelle. Lisez, par exemple, *la Nymphe de*

*la Fontaine*, ou le *Premier Baiser*, ou *Louise*, ou ce délicieux *Souvenir :*

Je ne l'ai plus revue... et mon âme inquiète
A voulu vainement chercher d'autres amours.
Car depuis ce soir-là, pour le pauvre poète,
Bien des jours sont passés et j'y rêve toujours !

Si tous ces vers d'amour ne sont pas d'un art parfait, ils sont bien sentis, et c'est là beaucoup pour un poète. L'amour de M. Fréchette, à vingt quatre ans, est un amour ardent et rêveur ; il en dira :

Elle ne sut jamais
Que je me fus damné pour elle

Il dira ailleurs :

Quand mon front est morose,
Quand mon œil a des pleurs,
Viens, ô mon rêve rose,
Viens charmer mes douleurs !

Dans la pièce intitulée *Fièvre*, il pousse jusqu'au noir pessimisme ; mais comme le livre est plein de souvenirs d'amour, on peut attribuer cette crise à un désespoir de même source ; ou peut-être marque-t-elle chez le poète un moment de découragement, moment que nous traversons tous, à nos heures. C'est une exception chez le poète de *Mes loisirs* ; il ne va pas, d'ordinaire, plus loin que la mélancolie, et même, il nous apparait plutôt d'une nature exubérante et gaie, en extase devant les beaux spectacles.

Entendez le parler de la nature ; il abonde en expressions, en images, en mots colorés et

vifs ; c'est une cascade ensoleillée, qui murmure gaiement en bondissant sur des cailloux luisants. Lisez, notamment, *le retour de l'Abeille* ; ce petit journal dont la réapparition avait alors causé toute une fête. M. Fréchette saisit l'image au vol ; c'est à l'abeille qu'il demande de revenir « bourdonner » sa chanson, et comme il l'invite gentiment à s'élancer dans « la verte prairie » :

> Dans la fleur empourprée,
> Va plonger d'un vol sûr
> Ton aile diaprée,
> Ton corselet d'azur !

Toutes les fleurs vont lui faire fête à cette petite abeille ; et avec une richesse d'expression, une variété de couleurs, une délicatesse de touche très remarquables, M. Fréchette nous les dépeint l'une après l'autre. On fera bien de lire cette pièce qui est un bel exemple de tout ce qu'un poète *voit* dans la nature ; c'est presque un excès de vision et, à la lecture, le poème, quoique délicieux, fait un peu sourire. Mais reprenez-le strophe à strophe, quelques-uns des coups de pinceau vous émerveilleront. Comme le dit lui même le poète :

> *Toute* la cour de Flore
> Sourit à ton retour.

Mais, ce qui est mieux, il a su trouver le mot juste et étincelant pour chaque fleur ; rien n'est intéressant comme cette promenade parmi les trésors de la nature.

Lisez encore, pour avoir une impression vraie des choses et des heures, les deux pièces *Minuit* et *Matin*, qui se répondent ; l'une toute chargée des langueurs nocturnes, l'autre vive et joyeuse comme l'aurore. Au cri mélancolique et doux qui termine la première :

Dormons : il est minuit !

répond une acclamation joyeuse et sereine :

Debout, le soleil luit !

Et, en véritable artiste, M. Fréchette a trouvé cette fois-là, un rythme délicieux qui accentue encore l'impression. *Minuit* est écrit en strophes égales et d'une monotonie voulue ; *Matin*, au contraire, sautille joyeusement en vers inégaux où frémissent le réveil de la terre et la joie du soleil naissant. Le poète trouve encore de jolis vers sur le *Colibri*. Dans une autre pièce *(Rêverie)* le sentiment de la nature et ses propres rêves se mêlent en un long appel très doux, très ému, digne d'un poète :

L'ombre avait disparu : dans ma chambre l'aurore
Glissait quelques rayons... le jour venait d'éclore...
Et j'écoutais encor, sans pouvoir m'endormir,
Et la forêt se plaindre et l'ouragan gémir...

Ou encore il précisera ses paysages et fera de la description de lieux connus, auxquels se mêleront des légendes *(l'Iroquoise*, que nous retrouverons dans un autre recueil) ou encore un souvenir personnel (*le Lac Saint Pierre, les Pins de Nicolet*).

Il excelle parfois à peindre des scènes inti-

mes, à exprimer en quelques mots un détail exquis, à nous donner l'impression légère et fugitive d'un rien délicieux (*A mon chien Vaillant*) :

Toi, tu lèchais sa main, fraîche, mignonne, blanche,
Et puis *elle* flattait ton col souple et soyeux,
Posait son petit pied mollement sur ta hanche,
Ou riait de tes bonds joyeux.

o o o

En somme, voici ce qu'annoncait *Mes Loisirs* :

Une facilité remarquable d'expression ; une fécondité dans l'énumération (*Prologue*, *Lac Saint Pierre)* qui pouvait aller jusqu'au défaut (*Première Lettre*, *La Charité*, une réédition de *Pour les pauvres* de Victor Hugo), une habileté à trouver l'image qui embellit la pensée, à *fleurir* le vers, avec les defauts auxquels cette qualité peut pousser et qui sont : ou un manque de suite dans les images, qui obscurcit l'idée principale :

Et la *bannière* canadienne
Voit briller dans ses plis un *diamant* de plus...

ou une banalité qui n'ajoute rien à la pensée (*Elle*) ; ou une abondance qui l'alourdit (*la Guerre* qu'il appelle *centaure*, *Euménide*, *spectre*, *monstre*, *fantôme échevelé*, *ministre*, *effroyable*, *monarque*, *vampire*, le tout en sept vers) ; ou enfin un excès dans l'expression, — et aussi dans les épithètes,— qui dépasse le but, comme dans les vers suivants de *l'Iroquoise* que l'au-

teur a d'ailleurs corrigés quelques années plus tard (*Fleurs boréales*) :

Son œil noir où se peint une colère *immense*
A semblé méditer une atroce *vengeance*
Un *épouvantable* projet.

Le vers de l'auteur de *Mes Loisirs* n'en est pas moins pittoresque et coloré ; l'auteur y " force quelquefois son talent," malgré le conseil du bon La Fontaine, mais il ne cesse pas pour cela de le posséder ; et quelquefois, comme pourrait ajouter le délicat et incomparable fabuliste, " il fait avec grâce."

Au langage imagé et séduisant, il faut joindre, pour ce qui regarde la forme, une richesse suffisante de mots et de tournures, une aisance très appréciable de rimes, une variété de rythmes, quelquefois poussée à bout (*Hommage au chevalier Falardeau*). Ajoutons à cela, pour ce qui regarde l'inspiration, un sens profond de la nature, une facilité de communiquer l'émotion et de faire partager les sensations éprouvées, une sensibilité extrêmement développée.

En somme, le poète de *Mes Loisirs* était,— et gardons nous bien de l'oublier dans la suite de cette étude :

1o. Poète de par sa nature ;

2o. Il avait des sens qui apportaient abondemment à cette nature des sensations variées ;

3o. Et qui lui apportaient aussi de riches impressions reçues des choses et des paysages ;

40. La culture ne faisait pas défaut.

*Mes Loisirs* étaient ce que l'on appelle en littérature une belle promesse.

## III

## *LA VOIX D'UN EXILE (1866 1868)*

C'est le recueil qui suit immédiatement *Mes Loisirs*. Mais comme il dénote une préoccupation différente chez l'auteur ! On sent que quelque chose est changé dans sa vie, que son âme a subi l'influence des évènements et des imprévus de l'existence, que le poète sent en lui-même un appel nouveau, instinctif, auquel il va obéir,— aveuglément. Disons de suite, pour ceux que le titre de ce recueil effraie — car il doit y en avoir encore quelques-uns — que de cette obéissance aveugle à l'inspiration naîtront simultanément une grande puissance pathétique et une force violente et emportée.

Je ne veux ni faire de l'histoire politique, ni raconter la vie privée des auteurs que j'étudie. C'est pour moi une règle invariable de juger l'auteur a son œuvre seulement et de négliger l'actualité qui passe pour m'attacher à la pensée générale et à la forme. Aussi en lisant la *Voix d'un Exilé*, j'oublie à qui ces vers étaient adressés, et je suis ravi d'y voir si largement exprimés des sentiments de patriotisme, d'y sentir frémir un courroux ardent, une superbe colère. Qu'il me suffise de rappeler — pour

mettre le lecteur un peu au courant — qu'après avoir subi un échec dans la division électorale de Lévis, M. Fréchette se retira à Chicago ; c'est là qu'il composa les trois années de son recueil. Il y exprime toute l'indignation qu'il ressent contre le gouvernement de Sir G.-E Cartier : il est permis de différer d'opinion avec lui. Mais, encore un fois, nous ne nous occupons que du poète et non pas de ses opinions politiques.

La *Voix d'un Exilé* est un recueil quasi légendaire. Il suscita, lors de sa publication, et même longtemps après, les critiques les plus haineuses, les plus absolus démentis. Cités partout, les vers de ce petit livre ont été donnés comme des exemples de la violence la moins excusable et comme des critériums de mauvais goût et de fausseté ; car on faisait aller de pair les deux accusations. Non seulement on niait, mais on critiquait

Si l'on veut avoir une idée de ce que pensaient de ce livre les écrivains d'alors, on peut relire quelques pages des *Guêpes Canadiennes*, où un patient compilateur a réuni les piquantes critiques que nos littérateurs des dernières générations se sont si généreusement servies les uns aux autres. C'était, avouons-le, un plaisant moyen de critique que de trouver tout ridicule ou mauvais chez l'auteur étudié. Dans les spécimens que nous présentent les *Guêpes Canadiennes*, chaque mot est

passé à la loupe, chaque adjectif est obligé de montrer son passeport ; on fouille les verbes comme s'ils étaient des contrebandiers, et malheur à qui n'est pas en règle ! S'il fallait étudier l'œuvre des classiques avec cette étroitesse méticuleuse, comme on pourrait les abîmer, ces pauvres génies ! Car avec cette méthode d'analyser un ouvrage tous les moyens sont bons ; nous sommes en pleine Terreur littéraire et tout soupçon est une accusation prouvée. " Tirer son mouchoir," comme le dit plaisamment un des garçons de *Cyrano*, " c'est tirer son linceul."

Les *Guêpes Canadiennes* sont cependant un curieux monument littéraire qui prouvera à nos arrière-petits-neveux que nos écrivains ont pu dépenser beaucoup d'esprit et de talent pour se prouver les uns aux autres qu ils en manquaient. Avouons, d'ailleurs, qu'ils ont un peu manqué d'esprit de tant en avoir à leurs dépens et qu'on peut regretter qu'ils ne l'aient pas mieux employé. La critique littéraire ne consiste pas à guetter un auteur et à s'efforcer de le prendre en faute le plus souvent possible ; mais bien à dégager la partie générale d'une œuvre, à en faire voir les beautés ou l'utilité, car il y a des œuvres qui sont belles et il y en a qui sont utiles ; ne méprisons ni les unes ni les autres. Il est des heures dans la vie où nous savons gré à nos lectures de n'être que belles, et

de nous enlever au-dessus du terre-à-terre éminemment utile de l'existence.

Toutefois, si l'on se reporte au temps où ces critiques étaient de mise,—car il y a aussi la mode littéraire,—et si l'on tient compte de cette excessive sévérité en face d'œuvres parfaitement innocentes, on comprendra comment l'Honorable Juge Routhier—dans une polémique fameuse dont nous aurons plus tard l'occasion de parler—a pu dire de *La Voix d'un Exilé :* " Mépris des institutions monarchiques, mépris de nos hommes publics, mépris de notre clergé, excitation à la révolte, appel à la révolution, justification de l'assassinat politique, voilà les funestes enseignements qu'on y trouve." (*Nouveau Monde, le 13 décembre, 1871*).

Cela fait sourire aujourd'hui ; les institutions monarchiques nous deviennent de plus en plus indifférentes ; les hommes publics qui étaient alors en cause sont oubliés ou jugés ; quant aux accusations de mépris du clergé, d'appel à la révolution...., il suffit de lire *La Voix d'un Exilé* pour se convaincre qu'elles sont bien exagérées. Un poète finit toujours par avoir raison : quand les causes politiques ou sociales qui ont un instant empêché le plein succès de son œuvre, disparaissent dans la nuit du passé, la beauté triomphante de son vers demeure encore, plus forte que le temps et les injures.

Il est devenu difficile de se procurer *La voix d'un Exilé* : l'édition est épuisée depuis long

temps, et on m'a même assuré que l'auteur lui-même a redemandé tout ce qui en restait, parce qu'il y regrettait certains écarts de langage. J'ignore absolument ce qui en est Je ne sache pas cependant que M. Fréchette ait désavoué publiquement les opinions violentes qu'il émettait dans ces quelques poèmes. En 1871, M. Fréchette en parlant de la *Voix d'un Exilé*, disait y avoir "stigmatisé la conduite de nos hommes d'Etat infidèles à leur mission"; il disait ailleurs que le livre était dirigé "contre nos ministres et contre quelques-uns des hommes flétris dont ils s'entouraient"; enfin, il employait à sa défense cet argument décisif : "Notre gouvernement est-il responsable, oui ou non ? s'il est responsable, j'ai donc le droit de le désapprouver et de le dénoncer au peuple". Enfin, il niait énergiquement d'avoir eu "l'intention d'accuser le clergé en général"; il en voulait simplement à l'école "politico-religieuse" qui mêlait sans hésiter les questions religieuses et les questions politiques. L'avenir a prouvé éloquemment combien le poète avait raison d'en vouloir à cette école.

M. Fréchette défendait également la forme de ses vers; il rappelait les traits emportés et violents du grand polémiste dont s'inspiraient ses adversaires (Louis Veuillot), et avec raison il trouvait que ses vers étaient des modèles de "mansuétude et de bon ton" comparés aux œuvres "du grand défenseur de l'arche d'alliance".

.....

Et ailleurs : "Il y a de rudes choses dans la *Voix d'un Exilé*.... La phrase n'y est pas toujours musquée ; le vers ne s'y présente pas toujours en gants blancs. Enfin, ce n'est pas de la poésie de salon et, — je ne le contesterai pas.—c'est peut-être mauvais genre...." Mais il s'en excusait aussitôt, mettant le tout à la charge de son "indignation", et trouvait ailleurs des analogies qui le justifiaient. Cependant, dans ce recueil des *Guêpes Canadiennes* (Deuxième Série, 1883), nous trouvons à propos de la *Voix d'un Exilé*, la note suivante :

"J'ai le regret d'annoncer à mes souscripteurs que l'auteur, M. Fréchette, m'ayant exprimé le désir de ne pas donner suite, *du moins pour le présent*, à ma promesse de publier dans ce volume, cette "guêpe politique", j'ai dû céder à son désir par simple délicatesse.—EUG. LAPERRIÈRE."

Il semble donc évident que si M. Fréchette ne désavouait pas les opinions exprimées dans la *Voix d'un Exilé*, cependant il n'en désirait pas la publication, "au moins pour le moment".

J'ai retrouvé les trois poèmes que comprend le recueil dans une vieille brochure à la Bibliothèque du Parlement, à Ottawa. Il peut se faire que je sois d'une nature différente de celle des auteurs qui ont si ardemment critiqué la *Voix d'un Exilé* ; mais j'ai cru me convaincre une fois de plus de la profonde influence des années, et aussi de l'influence d'une nouvelle

génération, —sur les opinions littéraires. Tout le côté politique des poèmes m'échappe ; je n'y attache plus aucune importance. La violence des attaques ne m'apparaît plus qu'à travers le voile d'une colère magnifique, d'une poésie éclatante Que m'importe que le poète ait méconnu la confédération ? Toutes les réformes ont trouvé des mécontents. Est-ce à moi de chercher si le poète poursuivait une vengeance personnelle, ou encore si l'exil de M. Fréchette aux Etats-Unis était une fuite ? Tout cela est loin ; et il est bien vrai de dire que les faits comptent peu dans la vie d'un auteur, quand on l'examine à distance ! Ce sont des influences qui agissent sur son talent, et dirigent son imagination : voilà tout ! Pour moi, égoïste lecteur qui ai trouvé en la *Voix d'un Exilé*, de si solides et si éclatantes beautés, que la violence même de certaines attaques a presque charmé en raison du sentiment poétique toujours plus fort, je me félicite de l'échec de M. Fréchette dans la bienveillante division de Lévis ; je suis heureux qu'il ait cru bon de *fuir* — si l'on y tient—aux Etats-Unis, puisque cet échec et cette fuite nous ont valu de si beaux vers.

La pensée ! voilà tout ce qui demeure des luttes et des conflits du passé ; exprimez cette pensée en strophes superbes, plongez-la dans le métal bouillant de la poésie, elle en ressortira, étincelante et lumineuse : elle brillera dans l'histoire littéraire, comme ces belles statues

d'or, qui s'épanouissent au faîte des antiques cathédrales.

On a été injuste pour la *Voix d'un Exilé* ; on n'y a vu que le côte politique, le côté mesquin et étroit, surtout lorsqu'il s'agit d'un poète. Et c'est parce que je le pense, que j'aurai le courage de le dire.

Je regrette que ce recueil soit devenu quasi-introuvable ; il occupe dans l'œuvre de M. Fréchette, pour le moins autant de place que les *Châtiments* dans l'œuvre de V. Hugo — ces *Châtiments* où le terme possible de la violence semble être dépassé et que cependant Alexandre Dumas fils, en pleine Académie Française qualifiait d'« admirables » ; car la colère est une des formes du génie. Si l'on n'a pas lu la *Voix d'un Exilé*, on ne saurait porter sur l'œuvre du poète un jugement complet ; ce recueil marque un moment décisif de sa vie, il nous découvre un des coins obscurs de son âme ; dépouillons nos préjugés — je m'adresse à ceux qui en ont, — oublions tout ce qui a été dit de la *Voix d'un Exilé* par des gens qui se pâmaient d'admiration devant un auteur qui n'a pas hésité à écrire les *Couleuvres*, ce lexique de l'injure et de l'outrance. Je regrette — et je pèse ici toutes mes paroles — que ce livre soit devenu si rare : il contient peut-être quelques-uns des plus beaux vers que nous ayons écrits au Canada, et ceux qui peuvent juger un poème à un autre point de vue qu'au point de vue

étroit du pamphlet politique, me l'accorderont sans peine. Je ne veux rien suggérer de précis, mais je crois que la *Voix d'un Exilé* devrait être lu par tous ceux qui lisent nos poètes canadiens, et je crois qu'on devrait s'occuper de remettre le volume en circulation. Le temps des luttes est passé, les vieilles rancunes sont éteintes ; le poème ne s'en lirait que mieux.

Essayons au moins d'en donner une idée.

o o o

M. Fréchette a placé en tête de la première partie, ces paroles de Papineau : « Ceux qui aujourd'hui *s'exilent* en si grand nombre, parce que le *dégoût* pour les *hommes* et les *mesures actuelles* les pousse à aller respirer un *air plus pur*, disent à l'étranger quels sont les stigmates que le colon porte au front. . . » Ces paroles contiennent en substance la *Voix d'un Exilé* : la notion de l'exile, le dégoût d'une œuvre politique, le désir d'un air plus pur, et la satisfaction de le trouver, compliqué du regret douloureux qu'inspire une patrie dont on plaint le sort.

La *Première Année* du recueil est dédiée aux libéraux du Canada.

L'auteur a quitté sa patrie ; il voudrait l'exalter, la chanter en son cœur, mais elle est entre des mains impures qui la souillent :

Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide
Haletante d'effroi — vierge pure et candide
Qu'on traîne dans un mauvais lieu.

.....

Et si cette image, à la fois si tendre et si violente a pu être inspirée par le fameux vers de Hugo, sur la nuit :

Qui se rhabille après s'être prostituée.
(*Châtiments*)

M. Fréchette a su relever l'image et la transformer, en y introduisant ce sentiment de tendre regret, "vierge pure et candide". Cependant ce tableau de la patrie outragée se continue avec une indignation splendide : c'est le vieux drapeau qui sert " de tapis vert à des bandits " ; ils troquent leur patrie et leur conscience " contre un ignoble parchemin ", et tendent " des pièges aux croyances du peuple " ;

Ils baillonnent la loi pour la mieux violer...

et le poète continue en des vers d'une violence—outrée si l'on veut — mais d'une merveilleuse colère poétique ; on sent que son cœur déborde de fureur ; c'est un sauvage élan qui a sa grandeur. Il jette tout à-coup, en un dernier cri, la suprême accusation :

Ils ont éclaboussé tous vos fronts immortels...

Puis au comble de l'indignation, épuisé par l'effort même de cette aveugle passion, il cherche ailleurs un spectacle qui le consolera des horreurs qu'il vient d'entrevoir, et le passé se lève devant lui. Ici tout le monde peut lire, même les plus scrupuleusement délicats ; et dites-moi si les vers qui suivent ne sont pas admirables :

.....

O Papineau, Viger, patriotes sublimes !
Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes !
Qu'êtes-vous devenus, héros cent fois bénis ?
Vous qui, sur l'échafaud, portiez vos fronts sans ta-
[che !
Vous qui teigniez de sang les murs de Saint-Eusta-
[che !
Vous qui mourriez à Saint-Denis ?

Comme on sent que tout cela a jailli de l'âme, et quelle émotion ! quelle force ! quelle magnifique tendresse ! Ah ! celui qui a écrit cette strophe est vraiment un poète, et *Mes Loisirs* ne nous avaient pas trompés. Après cet appel suprême aux ombres du passé, après l'illusion de leur consolante présence, la réalité surgit de nouveau aux yeux du poète, et il l'exprime en un cri sublime :

Ils ne se vendaient pas, ceux-là !

Ce vers peut sembler froid à l'analyse ; lisez la *Voix d'un Exilé*, je défie le plus calme d'entre vous de demeurer insensible. Le cœur du poète exhale une dernière plainte :

Maintenant du passé la grande ombre qui pleure
Jette un regard amer vers le sombre avenir...

et son ardeur se tourne vers des horizons nouveaux. Il salue la terre qui le reçoit, en vers plus calmes, mais d'une précision remarquable. L'âme américaine n'est-elle pas résumée dans la strophe suivante :

Là, Washington jeta la semence féconde
Qui, principe puissant, fera du nouveau monde
Le vrai berceau du genre humain
Là, point de *rois ventrus* ! point de *noblesses nées*,
Par le *mérite seul* les têtes couronnées
Vers le *progrès* divin *marchent à pas géants*.

.....

Relisez et pesez les mots : j'avoue que *rois ventrus* est une façon cavalière de qualifier les rois que l'oisiveté engraisse, et que les *têtes* qui *marchent*... ont dû amener un sourire sur les lèvres de nos bons amis des *Guêpes Canadiennes*. Mais la strophe n'en est pas moins riche et substantielle.

La *Première année* se termine par un cri de courageux espoir : Vous êtes peu nombreux, libéraux de mon pays, mais qu'importe ?

Songez que Jesus-Christ n'avait que douze apôtres,
*Et qu'ils ont conquis l'univers.*

Nous verrons le jour du réveil, le jour de la vengeance bénie :

La voix des opprimés s'élève grandissante...
Demain les nations, ô liberté puissante !
En pliant le genou, salueront ton soleil.

Il est inutile de rien ajouter à ces vers pour ceux qui n'en sentent point toute la beauté ; il y a certaines sensations qu'on ne saurait commenter, et ce n'est pas l'analyse, si subtile qu'elle soit, qui y ajoutera rien. J'ai lu la *Voix d'un Exilé* avec une émotion réelle ; et je me contente d'en raconter la suite, simplement, telle que je l'ai comprise.

Dans la *Seconde Année*, au début, nous retrouvons le poète de la nature que nous avons connu dans *Mes Loisirs*.

J'interroge l'immensité...

dit le poète, et nous savons quelles réponses il

y sait trouver. Mais son cœur brisé — car il y a de la souffrance dans ces vers — se reporte toujours vers sa patrie, et je voudrais citer les accents admirables qu'elle lui inspire : la patrie, « dont le souvenir est mieux gravé dans l'âme que dans le bronze et le granit », la patrie qui fait les héros,

Toi qui fis Jeanne d'Arc d'une humble jeune fille...
Toi qui peuples le Panthéon...

et toi aussi « qui fais pleurer l'exilé » : sentez-vous toute l'exquise beauté, toute l'émotion de cette note personnelle qui se glisse au milieu d'élans si nobles... Vous tous, qui voulez connaître les œuvres canadiennes, lisez la *Voix d'un Exilé* : c'est là que vous trouverez de la poésie, — et de l'âme. Il y a sans doute un excès de violence, qui surprend même les indifférents ; mais n'oublions pas que toute cette poésie tombait des lèvres d'un poète malheureux, perdu dans un pays inconnu sans autre abri que sa douloureuse solitude, et qu'il n'est pas étonnant qu'il se soit trouvé des larmes amères parmi celles que versaient les yeux de l'exilé. La souffrance toujours enfante des œuvres violentes, mais quelquefois elle leur donne un suprême cachet de beauté.

Le poète, cependant, s'arrache au spectacle lointain de sa patrie :

Le clairon du devoir a sonné dans mon rêve...

Et il répond à cet appel avec emportement,

.....

mais aussi avec une ampleur toute tragique :

Je viens pour commencer l'œuvre du lendemain !
Vengeur, j'ai sous les yeux un immortel exemple :
J'ai vu l'Homme de Paix sur les dalles du Temple
Terrible et le fouet à la main.

Qui donc osera dire que cela n'est point beau ?... Il accable ensuite le gouvernement qu'il attaque, et avec une *aveugle* fureur — on voit que j'emploie souvent ce qualificatif — il expose tous ses griefs ; c'est la partie la plus sanglante du poème, mais il y passe un souffle de poésie qui a une étrange et furieuse beauté. On y trouve ce vers si pénétrant, qui est un bel appel au repentir :

Si le regret de l'âme est un soulier qui blesse...

Enfin le poème se termine par une nouvelle vision de l'avenir, qui lui montre les coupables confondus, et sur la muraille prophétique

Un doigt sombre écrivant : Mane-Thecel Pharès !

La troisième et dernière pièce du recueil est consacrée à l'assassinat de d'Arcy McGee, que le poète appelle « le premier coup de foudre ». Cette pièce est imprudente, je l'avoue, et, bien que M. Fréchette n'y approuve pas directement le crime du coupable, il lui accorde une signification dangereuse. Il y fait cependant l'éloge de celui qui est mort :

Cet homme était choisi pour planer sur la foule...

mais il a cédé à la séduction des honneurs et de l'argent.

.....

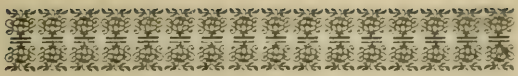
Le crime fait glisser sur la pente du crime...

Voilà comment l'auteur *excuse* (?) l'assassin, ou mieux explique ce que d'ailleurs il appelle son *crime* ; et il ajoute, en s'adressant aux collègues de la victime, avec une splendeur digne de tout le recueil :

Hâtez-vous ! conjurez l'orage populaire !...
Un sort terrible attend les courtisans des rois,
Quand le peuple n'a plus dans sa juste colère,
Qu'un poignard pour venger ses droits !

Telle est la *Voix d'un Exilé*. Quoiqu'on en puisse dire, elle est d'une incontestable beauté ; le sentiment — patriotisme, amour, haine — y atteint souvent la plénitude de son expression ; les vers sont marqués du sceau sublime d'une inspiration palpitante, en proie à une torture morale, qu'il est impossible de ne pas plaindre du fond du cœur ; enfin, le poète s'y révèle tout entier avec son magnifique orgueil, sa douleur pénétrante, son patriotisme exalté, son âme fortement éprouvée.

Après la *Voix d'un Exilé*, on peut dire tout ce qu'on voudra de M. Fréchette : mais on ne peut plus nier qu'il soit poète. Car son vers a pénétré plus loin que la nature et la sensation intime de toutes les heures ; il a éclairé un des abîmes de l'âme d'un rayon fulgurant et terrible.



## IV

### *Pêle-Mêle (1877) : Les Fleurs Boréales (1881) : Les Oiseaux de Neige (1881).*

Ces trois recueils vont ensemble. Les *Fleurs Boréales* et les *Oiseaux de Neige* ont paru en un seul volume, que couronna l'Académie Française, au grand dépit de quelques rivaux moins heureux ; et le volume contient toutes les pièces que M. Fréchette avait publiées sous le titre de *Pêle Mêle.*

Au reste, ils accusent même tendance et mêmes moyens de l'assurer ; les *Oiseaux de Neige* sont des *Fleurs Boréales*, mises en sonnets, et c'est cette seule différence du rythme qui les distingue ; il convient d'ajouter cependant que le sonnet exigeant une condensation rigoureuse de la pensée, une sobriété réglée dans l'expression, nous pouvons chercher quelle influence cette nécessité poétique a produite sur le poète : et, pour en arriver là, il vaut mieux étudier chaque partie du recueil séparément.

Ce que nous faisons en commençant par les *Fleurs Boréales.*

×

Que savons-nous jusqu'à présent de M. Fréchette ?

Nous savons que M. Fréchette a une âme de poète, âme capable des plus violents sentiments, quand elle vient en contact avec les circonstances douloureuses de la vie ; et nous savons que le poète, doué d'une sensibilité développée, comprend la nature à sa façon et le muet langage des sensations intimes.

Disons de suite que dans le recueil dont nous nous occupons, nous retrouvons tout cela, mais à l'état de fusion : ainsi la violence du sentiment et la faculté de la perception intérieure des sensations multiples de l'être s'unissent ensemble pour former cette belle fleur de la poésie : la *mélancolie ;*

De même, l'amant de la nature y trouve une nouvelle forme de son talent, qui est ce que j'appellerai, faute de trouver mieux, la *description locale ;*

Encore, la sensibilité du poète trouve, à l'entour d'elle-même, des points où se poser ; elle y devient amitié ou affection et nous observons chez l'auteur le début de cette source d'inspiration, qu'est *l'intimité ;*

Enfin, de la mélancolie qui éveille et stimule l'imagination, de la description qui lui donne des décors idéals, de la sensibilité épurée qui la dirige vers les sentiments les plus élevés, nait cette forme splendide de la poésie que l'on observe déjà dans les *Fleurs Boréales*, dans deux ou trois pièces : la *forme épique.*

J'ai dit *mélancolie*.

Lisez la pièce dédiée à Lusignan (*Reminiscor*), où le poète évoque la jeunesse et la joie des jours envolés de leur quasi-bohême :

> Je pense au passé, beaux jours de jeunesse,
> Des illusions âge décevant,
> Songe passager, temps de folle ivresse,
> Flot de poudre d'or qu'emporte le vent

La pièce est une des plus délicieusement émues qu'ait écrites M. Fréchette : elle y éveille des souvenirs qui nous rappellent le livre de Murger, ce poème étrange de tristesse et de bonheur, de jeunesse ensoleillée et de sombre regret. Avec quel sentiment le poète évoque les belles soirées où tous les jeunes amis, déjà auteurs, se lisaient leurs premières œuvres, tandis que mai venait « dorer leur chambre » ; où les jours, pleins de soleil, où ils allaient « aux champs, surprendre les fleurs » et « guetter l'alouette au bord des ruisseaux » ; ce temps où ils étaient « ivres de désirs », et comme il le dit si bien :

> Où le seul bonheur de se sentir vivre
> Remplissait d'émoi nos cœurs jusqu'au bord.

Dans *Seul*, la mélancolie se fait plus amère ; c'est une impression de solitude, de « désert sans borne », et le paysage est aride, « brûlé » par le soleil : « nulle herbe, nul gazon ». Tout cela engendre « un sombre désespoir », qui est de courte durée. *Vieille Histoire* est une jolie pièce ; elle a le ton des regrets presque joyeux,

où nous retrouvons encore un peu de la joie des bonheurs enfuis : souvenirs d'amour, « blondes années ! » comme dit le poète, tout cela évoque, comme en un rêve,

Le doux fantôme d'une qui fut notre jeunesse !

Ce vers n'est-il pas pénétrant, et plein de choses délicieuses. Voyez encore *Renouveau* : toute la première partie est empreinte d'une tendre mélancolie — cette fois, mélancolie vague et indécise, trouble de l'être au milieu de la mystérieuse nature, pleine de griseries qui enchantent et énervent tout à la fois : quand la jeunesse a fui, que reste-t-il du rêve tant caressé ?

Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

On voit que le poète ressent bien ce qu'il dit : que sa mélancolie n'est ni de la « rhétorique », comme M. Jules Lemaître pourrait être tenté de le dire — lui qui n'a cru à la sincérité tragique de Maupassant, qu'après son irrémédiable folie, — ni non plus ce que Verlaine appelait, en des vers célèbres, « de la litterature ». Chez M. Fréchette, ne l'oublions pas, les vers viennent toujours de l'âme...

J'ai dit *description locale*.

Et d'abord il est bon de voir comment l'auteur continue d'aimer et de peindre la nature. C'est *Printemps*, où dans ce rythme plein de vie qui lui est familier, il nous initie à tous les

menus détails du réveil de la nature ; ce sont *Les Pins*, qui rappellent au poète un souvenir personnel (voir dans *Mes Loisirs*) ; ce sont *Nuit d'Eté*, où encore une fois le poète se met lui même dans ses descriptions, mêle son âme « aux baisers du vent », écoute à la fois le chant des oiseaux et « les chœurs harmonieux » qu'ils éveillent en lui. Ce n'est pas là, d'ailleurs, ce que nous entendons par description locale : rien n'est au contraire plus fantasque et plus irréel que le décor où se jouent nos rêves. Il importait seulement de noter que la nature continuait toujours d'inspirer le poète. Quelquefois, — nous y arrivons enfin, — il s'impose la description d'un paysage connu, et l'exactitude heureuse devient alors la nécessité du poème : il s'essaie à ce genre avec *Forêt canadienne*, où se mêlent à la fantaisie quelques traits réels ; il y décrit

> Tout ce qui dort, chante ou palpite...

Suivons-le, afin de nous rendre compte de son observation, et d'y retrouver nos propres sensations ; c'est « le profond silence des bois dormants »,

> Des flaques de lumière douce
> Tombant des feuillages touffus,

ou « la mare sombre aux reflets clairs », « les fauves parfums », « les fraîches retraites » et les « sombres allées »

> Sous les grands ormes chevelus,

les « profondeurs des taillis », les « vieux hêtres », les « pins centenaires » .... jusqu'à ce qu'enfin retentisse

Un sifflet de locomotive

On a l'impression, malgré quelques traits qui sont là pour y être, d'une chose *vue* et *sentie*. Lire également *Mille Fleurs* ou *A bord du Québec*. *Sur le Mississipi* peut fort bien être un autre exemple de ce que j'ai appelé l'exactitude heureuse, qui consiste à décrire tel quel, et en même temps à dégager le charme propre de l'endroit décrit, afin de le peindre avec vérité et avec grâce ; pour ceux qui ne connaissent le Mississipi que par la géographie, ce qui n'est pas poétique à l'excès, la pièce offre encore un certain plaisir : elle nous rappelle l'*Atala* de Chateaubriand, et elle ne s'en cache pas, car elle évoque les ombres du vieux Chactas et de René.

J'ai dit *intimités*.

Et j'ai même subdivisé : amitié, affection. Il y a des degrés à l'amitié, qui est faite d'estime, de sympathie ou d'admiration. C'est cette dernière qui nous a valu la pièce adressée au poète américain (*Longfellow*), le « doux chantre d'Evangeline » qui va de l'autre côté des mers faire d'abondantes « moissons »

De poèmes ailés, de sublimes chansons
Et de légendes parfumées.

(On voit toutefois que le poète s'oublie enco

re à unir deux figures disparates : *Moissons, ailés*, mais cela est plus rare que dans *Mes Loisirs*) —C'est encore l'amitié, amitié de sympathie admirative, qui dicte les vers dédiés à *M. Pamphile Lemay* : cette fois, l'auteur utilise un souvenir de ses lectures et reprend l'idée si magnifiquement développée par V. Hugo dans l'*Ode à Lamartine* (*Feuilles d'automne*) ; l'imitation n'y est pas servile, mais elle est, nécessairement, inférieure. Dans une autre pièce (*A M. l'Abbé Tanguay*), M. Fréchette trouve de beaux vers à l'adresse de celui qui a tiré de l'oubli les noms des humbles et des petits, et réparé

L'ingratitude de l'Histoire !

Observons d'ailleurs que c'est une manière bien poétique d'envisager les choses, et le *Dictionnaire Généalogique* a bien autre chose à faire que de réparer les ingratitudes de l'Histoire : les poètes ont le don de tout élever, et nous leur en savons gré. Il y a enfin la vraie amitié, celle qui existe pour la meilleure raison du monde, qui est de n'en pas avoir : *Reminiscor* que j'ai déjà cité nous donne une charmante idée de la vie de deux amis et de leurs amusants déboires, que viennent consoler des rêves merveilleux

Les sentiments de la famille commencent aussi à se faire jour dans les vers du poète : mais ce n'est encore qu'une ébauche. L'imagination ne cherche que de temps à autre le re-

pos et le calme de la vie intime du « chez soi ». On peut lire cependant les vers dédiés à *Mon Filleul*, quelques strophes de *Renouveau*, de fidèles souvenirs du *Premier janvier*, les strophes touchantes, quoique non exemptes d'une certaine banalité, de *Sur sa Tombe*.... et conclure qu'après les premiers jours de la vie, c'est dans ces joies douces et assurées qu'il faut chercher le bonheur, et c'est souvent avec elles

Que le cœur se refait un nid plus parfumé

J'ai dit *forme épique*.

Voilà un grand mot : mais puisqu'il y est, je le laisse. Je trouve d'abord cette légende, assez quelconque, intitulée *L'Iroquoise*, et que le poète a écrite en 1861, quoiqu'il l'ait retouchée pour la publier dans le présent recueil ; elle me laisse bien froid, et c'est peut être ma faute. On y trouve cependant une strophe délicieuse dont l'idée est empruntée à une des plus agréable pages de Châteaubriand. Ecoutez chanter l'Indienne :

Te souvient-il encor de la brune Indienne
Dont la voix se mêlait, sonore, aérienne
Aux mille murmures du soir,
Quand elle suspendait à la frêle liane,
Et balançait au vent sa mouvante sagane,
Berceau d'un guerrier à l'œil noir ?

Le reste du poème se ressent de l'inexpérience des premières années : l'auteur en a corrigé les parties les plus saillantes, mais n'a pu faire complètement disparaître le ton un peu gauche du récit. J'aime mieux lire les deux belles piè-

ces qu'il a consacrées à *La Découverte du Mississipi* et à *Papineau* ; ce sont les deux pièces les plus importantes du recueil, et c'est en elles que l'on sent en germe cette faculté que j'ai appelée la faculté épique.

*La Découverte du Mississipi* débute par une description majestueuse et qui est d'un grand effet :

Le grand fleuve dormait couché dans la savane,
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons...

et plus loin, une ingénieuse comparaison :

Comme un reptile immense au soleil engourdi,

le vieux fleuve, « vierge encore de *servage* » (ce mot n'est pas heureux, mais il est nécessaire pour la rime d'abord et ensuite pour nous avertir que le Mississipi nous est décrit avant sa découverte)

Deployait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi.

La description se poursuit ainsi ; tout-à-coup, par une belle et soudaine inspiration, le poète jette un cri de joie et d'admiration :

Jolliet ! Jolliet ! quel spectacle *féerique* (?
Dut frapper ton regard...

C'est d'un bel effet, malgré l'épithète ; et le découvreur nous apparaît avec toute la mystérieuse puissance de l'imprévu C'est ainsi, c'est lui qui nous l'apprend, que le poète a revu la scène lointaine où Jolliet entrevit pour

la première fois le grand fleuve : que de choses depuis ! que d'évènements ! l'âme du poète, remuée par ce beau spectacle, mêle à l'histoire des temps la timide histoire de son extase : elle voit, sur les rives du fleuve, flotter de « doux fantômes » .. puis, le souvenir du sol canadien s'éveille plus fort... Là aussi parurent d'intrépides découvreurs qui ont accompli « les grands travaux » de l'humanité : et, — quoique l'union des deux pensées ne soit pas d'une logique parfaite — l'auteur conclut avec force, en parlant du Canada :

> Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,
> Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
> J'ai foi dans tes destins nouveaux.

La pièce dans son ensemble, est belle ; on y remarquera, surtout au début, un certain souffle inaccoutumé, un vers plus sonore et plus ample, marquant une vision qui agrandit l'objet considéré, qui en exagère magnifiquement les proportions : c'est par là, croyons nous, que la pièce a des tendances épiques.

*Papineau* a de plus, pour nous, le mérite d'exalter un de nos grands hommes et de chanter l'histoire de notre pays. Le souffle épique y passe quelquefois, c'est à-dire cette évocation puissante et quasi surhumaine d'un fait historique,—ou d'une légende,— ou de l'un et de l'autre confondus. On sait que Papineau est une des figures de notre histoire qui a le plus excité l'admiration de M. Fréchette : la pièce qu'il lui

consacre, dans les *Fleurs Boréales*, s'en ressent. Papineau y est un héros plus grand que nature, et par cela même, épique. Le poète nous le montre, seul resté debout, de tous ceux

Qui défendaient jadis notre droit menacé,

et « calme » quoique « fatigué » par son immense labeur, il laisse son regard « plonger dans l'avenir ». Il n'écoute pas les « bruits de notre époque », et sa vieillesse se contente de « cultiver des fleurs » ; par une antithèse plusieurs fois répétée, et d'un effet peut-être trop voulu, l'auteur oppose à la vie calme de ces derniers jours, « les éclats triomphants » et « les sublimes colères » de ses luttes. Le héros attend la mort, comme le vieillard de Victor Hugo, dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, en regardant le soleil couchant.

Tout un mon le endormi s'éveillant dans un rêve...

Les « mystérieux échos du passé » lui rappellent le temps où

Il avait entendu claquer dans la tempête
Le drapeau de la liberté !

Ensuite ce sont « les longs jours d'exil », les « chagrins du vaincu », tous les lambeaux de sa vie.... puis il meurt, mais aussitôt l'immortalité commence pour lui

Ce n'était pas la mort, c'était l'apotheose !...

et voyez quelle épitaphe émue et souveraine le poète a gravée sur sa tombe :

. . . . . .

C'est presque un siècle entier qui dort là ; car celui
Qui mit sur Papineau la dalle mortuaire,
Avait enveloppé dans le même suaire
Tout un passé mort avec lui.
Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive, et son corps pour cui-
[rasse.
Courbons-nous donc devant ce preux des jours an-
[ciens.
S'il ne partagea point nos croyances augustes,
N'oublions pas qu'il fut juste parmi les justes
Et le plus grand parmi les siens !

×

Cependant, si nous pouvons diviser ainsi que nous l'avons fait les sources d'inspiration auxquelles nous devons les *Fleurs Boréales*, il est urgent de remarquer qu'elles n'apparaissent pas parfaitement distinctes à la lecture. La mélancolie qui s'exprime avec abondance dans quelques pièces, a glissé sa plainte un peu partout ; on sent qu'il s'est passé quelque chose depuis *Mes Loisirs*, et ce quelque chose, c'est *La Voix d'un Exilé*. On ne fait pas abstraction d'une œuvre aussi *entière* ; mais si la souffrance laisse dans l'âme une trace toujours sensible, elle la purifie et l'élève. Plus triste, la poésie de M. Fréchette devenait en même temps plus ample, plus puissante ; si nous ne retraçons que dans quelques vers le souffle épique dont nous avons parlé, nous en sentons souvent la possibilité. Enfin, le poète de la nature se retrouve partout, avec cette préoccupation nouvelle, dans quelques pièces, de localiser la vision qui les lui inspire.

En somme, si l'on retrace, ici et là, ces *nouveaux motifs* de poésie, on en sent partout l'influence ; il en est comme d'un bouquet, composé de fleurs différentes, dont nous admirons les éclatantes couleurs une à une, mais dont le parfum multiple nous enivre, sans que nous puissions vraiment isoler les senteurs propres à chaque fleur.

On a pu voir, en outre, par les citations que nous avons données, tout ce que la forme du vers a gagné en grâce, en facilité, en solidité même, sur *Mes Loisirs*. On pourrait attribuer au poète le vers d'Alfred de Vigny :

La note était plus juste et le souffle assuré (*La Flûte*.

L'auteur des *Fleurs Boréales* sait exprimer en un vers tout un petit poème ; il trouve d'heureuses comparaisons qui peignent, contrairement à celles de *Mes Loisirs* qui souvent ne faisaient que retarder le récit ; l'inutile abondance a presque disparu, et même quand le poète ne dit rien, il dit avec beaucoup de charme.

Il y a, dans toute poésie, des vers qui sont substantiels, et nous y trouvons ce que les classiques appellent le pain de l'intelligence ; mais il y en a aussi, beaux et pleins d'harmonie, qui ont tout juste autant de signification qu'une mélodie ou qu'une berceuse. Ils n'éveillent qu'une sensation confuse, dites-vous ; ils ne m'apportent que la jouissance superficielle de l'art. Alors pourquoi la musique ? pourquoi

certaines peintures ? Il est des heures où je ne veux qu'être bercé ; ces jours-là, je suspends sous un arbre tout en fleurs, le hamac de soie de mes beaux rêves ; je demande à la brise de me souffler une haleine parfumée, et je lis, tout ravi, quelques uns de ces vers délicieux où il n'y a rien.

On a reproché à M. Fréchette de manquer de « profondeur » (sic) ; il y a des extrêmes en tout, je ne l'ignore pas, mais je ne crois pas qu'il soit essentiel pour un poète d'être profond. On a dit qu'il n'y a rien ou à peu près dans les *Fleurs Boréales* : mais ce rien, c'est déjà beaucoup pour un poète. Et d'ailleurs, est ce vraiment ne rien dire, que d'éveiller un monde de sensations avec quelques mots ; de dire d'une cloche :

> La cloche a jeté ses sanglots d'airain. .

d'entendre

> Le murmure du vent dans les grands pins sonores...

ou de voir

> Des vols d'oiseaux marins *s'élever* des roseaux.

Est ce si facile, si *ordinaire*, de trouver des vers comme les suivants :

> L'époque *des* feuilles jaunies
> Où le ciel lavé nous reflète d'or...
> Nous respirons l'air tout parfumé d'ambre
> Qui remonte des prés tout pâmés de soleil...

Peut on mieux exprimer, que par le vers suivant, la fuyante perspective d'un rivage ?

.....

La rive déroulant ses mobiles splendeurs...

et mieux embaumer son vers d'un souffle frais, qu'en le jetant

Dans les airs tout remplis d'arômes printaniers.

Cherchons-nous des comparaisons qui disent quelque chose ? Dites moi si vous ne *voyez* pas ce qui est exprimé dans les vers suivants :

Et comme un moissonneur, appuyé sur sa gerbe,
Regarde, fatigué, l'ombre du soir venir...

Cela nous reporte à Virgile, qui jadis voyait lui aussi l'ombre du soir descendre sur la campagne romaine. Ou, si vous cherchez la note émue, voyez comme le poète s'adresse à ses souvenirs :

Je pleure à chaque pas, car vous m'apparaissez
Comme un parquet de bal jonché de fleurs fanées

Il dira, après Bossuet, que l'homme

Traîne derrière lui comme une immense chaîne
Dont les anneaux sont des douleurs...

ou encore :

Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...

+

En voilà assez, je crois, pour faire sentir au lecteur le genre de plaisir qu'il peut éprouver à lire les *Fleurs Boréales* ; et pour l'avertir du travail de division qu'on peut opérer sur la composition de ce volume.

Nous ne parlerons que peu des *Oiseaux de Neige*. La forme du sonnet exige un talent spécial ; une facilité de condensation, que n'a

pas M. Fréchette. Dans les *Oiseaux de neige* nous retrouvons le poète des intimités, et de la description locale. Le recueil en est fait : il se compose d'une douzaine de sonnets sur l'*Année canadienne*, d'une série de descriptions de lieux connus (*Mille Iles, Niagara, Le Cap Eternité, Montmorency, Le Saguenay*) ; et d'un bon nombre de sonnets, adressés à des parents et à des amis.

On fera bien de lire ces sonnets, où le tempérament du poète se livre plus complètement. On y retrouvera d'ailleurs cette *émotion* constante et, dans les descriptions, ce *don de voir* qui semblent jusqu'à présent les deux caractères inséparables du poète. Mais ces caractères s'affirment mieux quand le poète n'est pas gêné par une mesure rigoureuse ; et le sonnet n'est pas une forme qui paraît convenir pleinement à son talent.

N'oublions pas, en terminant, que les *Fleurs Boréales* et même les *Oiseaux de Neige* nous ont appris que le poète—en tenant compte de ce que nous savions déjà— :

était doué d'une *âme* extrêmement *sensible*, capable à la fois de *violence* outrée, d'*affection* ardente et d'*admiration* exaltée ;

Et qu'il joignait au *sens de la nature* une puissance intérieure qui agrandissait les objets, qu'il s'était d'abord contenté de reproduire.

C'est de tous ces éléments, chauffés au feu ardent du patriotisme, que va jaillir *La légende d'un Peuple*.

## V

### *La Légende d'un Peuple* (1887)

La *Légende d'un Peuple* est l'œuvre capitale de M. Fréchette et, peut-être, avec l'*Histoire du Canada* de Garneau, l'œuvre capitale de toute notre littérature. Crémazie écrivait un jour à l'abbé Casgrain : "On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis qu'on ne prend pas la peine de lire un livre écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal". Je crois que cela est un peu vrai ; si la *Légende d'un Peuple* était écrite en une langue qui nous fût propre, nous la lirions tous d'abord, ce que malheureusement nous ne faisons pas ; puis la traduction en ferait une œuvre originale et forte, les deux qualités essentielles de la popularité solide. Ecrit en français, ce beau livre rencontre le suprême obstacle qui arrête l'élan de toute notre littérature : la comparaison des œuvres françaises. Et encore qu'il puisse la soutenir avec beaucoup de poèmes venus de là-bas, surtout si l'on considère l'inspiration première, la puissance de vision, l'inaltérable grandeur du sentiment, il se heurte à une double indifférence : celle du lecteur français qui préfère s'en tenir

aux productions nationales, ce qui est d'ailleurs assez sensé, et celle du lecteur canadien qui, lui, n'aime que ce qui lui vient de France, et cette fois, ce l'est beaucoup moins.

La *Légende d'un Peuple*, dit M. Jules Claretie dans sa *Préface*, c'est " l'histoire de nos pères morts, la richesse morale de nos frères vivants ". Et nous croyons qu'on ne saurait mieux résumer. L'histoire de notre passé, qui fut ardemment français, l'histoire de notre présent qui veut l'être passionnément ; le souvenir des aïeux tombés dans la gloire, et la richesse véritable de nos coeurs encore tout enflammés de leurs généreuses passions : voilà ce que M. Fréchette a voulu chanter ; voilà, disons mieux, ce qu'il a chanté. C'est encore M. Claretie qui parle : " Tous ceux qui aiment les hauts sentiments, les accents fiers, les beaux vers et les grands souvenirs lui diront : Merci !"

Voyons donc de quoi nous devons, selon la gracieuse expression du critique, " remercier " M. Fréchette.

×

L'oeuvre rappelle, au début, l'époque de la découverte du Nouveau-Monde et nous excite à admirer la grandeur de cette entreprise.

L'univers terrestre était "mal équilibré", et les esprits *géométriques*, comme aurait dit Pascal, le sentaient ; il manquait un monde à un

.....

des plateaux de la balance. Colomb rêva de l'y jeter et il partit vers l'inconnu :

> C'est tout un passé qui s'en va,
> Tout un avenir qui commence !

Les rivages de l'Amérique vont bientôt apparaître au sublime découvreur ; le poète les salue, et l'on croit entendre le divin chantre de *Rolla* rappeler la naissance de Vénus. Ecoutez M. Fréchette :

> Quand, le front couronné de tes arbres géants,
> Tu sortis, vierge encore, du sein des océans,
> Fraîche, et le sein baigné de lueurs éclatantes ;
> Quand, secouant leurs flots de lianes flottantes,
> Tes grands bois ténébreux, tout pleins d'oiseaux [chanteurs
> Imprégnèrent les vents de leurs âcres senteurs ;...
> ...Amérique ! au contact de ta jeune beauté,
> On sentit reverdir la vieille humanité !

Sur l'océan, plein de tempêtes et de frayeurs imprévues, les blanches caravelles vont toujours vers le but grandiose et divin. C'est Dieu qui les conduit :

> La grande main dans l'ombre orientait la voile !

Et Colomb touche enfin cette terre jeune et vivante d'Amérique où " s'élabore l'âpre genèse de l'avenir ".

Ouvrons *Notre Histoire* : c'est en elle que nous trouverons les spectacles d'héroïsme et de grandeur, les drames palpitants et les " récits chevaleresques " des premiers ans de notre pays. Le poète en a d'abord une vision collective : Depuis Cartier jusqu'à Papineau, se déroule le " poème éblouissant ".... Ce sont les

premiers jours de la colonie, les luttes avec les sauvages, l'arrivée des anglais, l'abandon de la France :

Et notre vieux drapeau, tresse de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers !

Puis c'est la révolte de 1837 et les grands espoirs des âmes canadiennes, tournées du côté de l'avenir ! M. Fréchette y a esquissé tout son poème, qui peut se diviser en trois parties (et ces divisions existent) : la lutte avec les sauvages, la lutte avec l'Angleterre et la domination de l'Angleterre.

La première époque comprend nécessairement l'arrivée des Français au Canada, leur étonnement et leur admiration, leurs premiers efforts, l'enthousiasme de leurs succès. Suivons le poète pas à pas. Voici d'abord le pays *ante lucem*, « avant la lumière » qu'y apportèrent les premiers colons, l'évocation des contrées

Où Dieu seul a posé son doigt mystérieux.

Là-bas, de l'autre côté des mers, le monarque français s'est ému (*Renaissance*) et pressentant « une grande chose » à accomplir, s'est écrié : « A la France, sa part d'Amérique ! » Nous voici à *Saint-Malo* ; les marins sont à l'église, et c'est un « spectacle sublime ». Le prêtre, « l'homme de la prière », leur dit avec âme : « Allez sous la garde de Dieu ! » Et le poète ajoute, avec quel sentiment pénétrant :

. . . . . .

O mon pays, ce fut dans cette aube de gloire
Que s'ouvrit le premier feuillet de ton histoire !

Puis le rude voyage commence ; après deux long mois, on atteint le nouveau continent, et le *Saint Laurent* déroule aux yeux des explorateurs ses magiques splendeurs. Comme le poète sait le dire avec un charme puissant :

C'était le Canada mystérieux et sombre,
Si plein d'horreur tragique et de secrets sans nom-
[bre,
Avec ses bois épais et ses rochers géants,
Emergeant tout-à-coup du lit des océans !

En avant ! dit Cartier ; et sa voix est entendue. Le poète, toujours épris de cette grande nature, l'évoque à nos yeux avec ses montagnes et ses forêts

Ses grands caps désolés s'avançant dans les flots...

et plus loin :

Cartier est là debout, glorieux, souriant,
Tandis que ses Bretons, penchés sur les bordages,
Groupés sur les tillacs, suspendus aux cordages,
Par un long cri de joie, immense spontané,
Eveillent les échos du vieux Stadacone !

Quelle émotion et quel art ! Voyez-vous les marins — et le poète en a mis partout, augmentant ainsi l'illusion du nombre — dont toutes les voix s'unissent en un cri sublime d'enthousiasme ?

Le labeur de chaque jour commence ; c'est la *Première messe* que la légende place en cet endroit majestueux et sauvage qui est aujourd'hui Tadousac :

C'était l'esprit chrétien, l'esprit de liberté,
Ouvrant, sur cette terre entre toute choisie,
L'aile de la priere et de la poésie.

la *Première Moisson* en ces champs " pleins d'un calme serein," où le travail " fait ondoyer un flot mouvant d'épis " ; le poète dit avec infiniment de bonheur la première fauchée :

Et, sous l'effort commun, le sol transfiguré
Laisse choir tout un pan de son manteau doré

c'est la fondation de Montréal (*Première nuit*), l'héroïsme de mademoiselle de Verchères, les premiers pas des missionnaires martyrs,

Ces immortels semeurs de la moisson sacrée,

devant qui tous, " sceptiques ou croyants," doivent se courber.

Puis le récit se précise ; on lira avec un troublant intérêt *le Pionnier* ou le massacre d'une famille par les Iroquois ; on saluera avec enthousiasme cette grande figure, *Cavelier de la Salle*, et on remarquera la splendeur épique du poème qui fait du héros, non pas un homme mais une pensée surhumaine, acharnée à la conquête du Progrès ; on retrouvera l'histoire d'Iberville et de l'expédition à la *Baie d'Hudson ;* on verra, sous le *Frêne* d'un vieux couvent, " passer l'ombre sereine "

Des saintes femmes d'autrefois.

Cependant les Iroquois redoublent leurs attaques et, par un suprême effort, veulent anéantir toute la colonie ; celle-ci leur oppose un hé-

. . . . . .

ros, *Daulac des Ormeaux*, qui, avec seize compagnons, soutient l'assaut de sept cents Iroquois, « dans un méchant fort de pieux. » (Voir Garneau, *Histoire du Canada*). M. Fréchette décrit cette lutte avec une grande puissance d'évocation ; la fin du poème rappelle les meilleurs vers de Déroulède, cet autre chantre des batailles, qui a malheureusement plus de patriotisme que de souffle et d'inspiration :

Le lendemain matin, les monstrueux bourreaux,
Redoutant un pays peuplé de tels héros,
Décimés et détruits à moins d'une centaine,
Reprenaient le chemin de leur forêt lointaine !

Un dernier souvenir des luttes contre les Iroquois, l'épopée légendaire de *Cadieux*, cet humble sauveteur et ce « doux martyr, » et le poète nous jette tout d'un coup en plein dans la deuxième époque de notre histoire.

Les Anglais font leur apparition : « Phips bombardait Québec. » Voici la scène changée par ces trois mots qui pourraient bien être une trouvaille, tant ils disent tout et tant on les attend peu. *A la nage !* est une des plus belles pièces du recueil : elle est conduite comme l'*Aymerillot* d'Hugo, et nous présente une action invraisemblable qui s'accomplit simplement, avec la suprême grandeur de la modestie. Un « jeune homme » s'élance dans les flots et, sous les canons de l'ennemi, y va reprendre le drapeau de la flotte anglaise : tout cela est simple et grand, je l'ai déjà dit.

Cette deuxième partie est pleine de récits émouvants et d'enthousiasmes grandioses ; la légende et l'histoire, ces deux sœurs du souvenir, unissent leurs voix pour chanter la gloire du peuple vaincu. C'est ce pilote inconnu qui, forcé de conduire les vaisseaux ennemis les dirige sur des écueils où ils vont tous se briser et, par sa mort, anéantit une flotte considérable (*Apparition*) ; ce sont les *Plaines d'Abraham* et le glorieux combat pour le drapeau blanc et la France ; et l'espoir déchirant qui agite tous les esprits, et les regards tournés vers le grand fleuve qui apportera le salut ou la ruine (*Dernier coup de dé*. Lire Garneau : « De part et d'autre la croyance générale était que la ville resterait au premier drapeau qui paraîtrait dans le port... Le 9 mai 1760.. ) C'est encore le combat incroyable que soutient l'*Atalante* et la réponse admirable de Vauquelain :

— Amener pavillon ! crie-t-il ; par la foudre,
Amiral, vous avez du panache et de la poudre,
Vous, n'est-ce pas ? Eh bien ! tuez-moi sans merci ;
Car, avant d'amener le drapeau que voici,
Je subirai cent fois la mort la plus vulgaire !

Mais les Anglais sont vainqueurs et il faut tout livrer, jusqu'aux drapeaux ; avec le poète

Arrêtons nous devant cette page d'histoire !

Tout le monde la connait : nous y voyons Lévis brûler les drapeaux plutôt que de les livrer ; mais il faut lire le poème de M. Fréchette pour en sentir toute la beauté. Comme il les décrit ces drapeaux

. . . . . .

dont le pli fier et libre
Durant un siècle avait soutenu l'équilibre
Contre le monde entier, sur tout un continent!
Ces drapeaux dont le vol encor tout frissonnant
Du choc prodigieux des grands tournois épiques,
Cent ans avait jeté, des poles aux tropiques,
Son ombre glorieuse au front des bataillons!
Ces drapeaux dont chacun des sublimes haillons,
Noir de poudre, rougi de sang, couvert de gloire,
Cachait dans ses lambeaux quelque nom de victoire

Tout cela est grand ; et l'on sent bien que c'est l'âme qui parle.

Après la grande lutte, les luttes de chacun, les surprises du bois et du coin de rue ; après l'héroïsme glorieux, l'héroïsme inconnu. Et c'est *Jean Sauriol*, refusant jusqu'au bout de se soumettre et tuant les Anglais à l'embuscade comme le tragique fermier de Daudet ; c'est le sergent Cadot gardant son vieux fort malgré le traité, y soutenant un siège invraisemblable, afin que le drapeau y flotte toujours ; et cela jusqu'à la mort (*Le Drapeau fantôme*). La pièce est d'une émotion intense et quelques-uns des vers sont d'une grande beauté :

Et ce Quelqu'un d'en haut en qui toute âme espère
Vit ces désespérés, au regard sombre et doux,
Auprès du vieux drapeau, qui priaient à genoux!

et la fin simple et grande (c'est le ton habituel du livre) :

Le héros était mort, drapé dans son serment!
Le fort n'est plus debout. Pourtant, sur ses ruines
Le voyageur prétend qu'à travers les brumes
Et les brouillards d'hiver, on voit encor souvent
Le vieux drapeau français qui flotte dans le vent!

Voici maintenant la troisième époque : ce

n'est plus la guerre, c'est une persécution sourde et lâche, une « froide malice » (*Du Calvet*) qui amène la révolte de 1837. Le poète salue au passage, en vers magnifiques, les trois cents braves de *Châteauguay*, et son vers nous rappelle l'ode aux *Soldats de l'An II* (V. Hugo, les *Châtiments*). Le grand génie a exercé une influence considérable sur M. Fréchette ; nous en avons signalé quelques exemples.

La révolte de 1837, notre année terrible à nous, inspire au poète de belles pages ; c'est *Papineau*, dont on voit une fois de plus

Se dresser *le* géne et planer *la* grande ombre !

*Saint Denis* où nous avons, quoique défaits, « conquis la liberté » : toute la lutte de Saint-Charles et de Saint Eustache, le courage héroïque de *Chénier* qui disait à ses soldats qui manquaient d'armes : « Soyez tranquilles, il y en aura de tués parmi nous ; vous prendrez leurs fusils. » (Garneau)

C'est à ces durs prix — sombre nécessité ! —
Que tout peuple naissant t'achète, ô liberté !

Puis, c'est le châtiment, l'*Echafaud* qui, cette fois, n'est plus « un gibet, mais un piédestal » ; le courage farouche d'*Hindelang* et, toujours la simplicité héroïque des humbles combattants de 1837 (*Le Vieux Patriote*).

Après la révolte, les jours de paix : le souvenir de la France persiste parmi nous. Lisez *Spes Ultima*, un autre récit d'une grandeur

modeste et d'une puissante originalité ; ou encore *Vive la France !*, cette peinture morale de l'âme canadienne pendant la guerre de 1870. Qu'ils sont restés français tes enfants délaissés, ô France ! Est-il rien de plus émouvant que cette foule qui encombre les bureaux du consul français, à Québec, et qui veut partir pour là-bas où la mère patrie agonise, là-bas, vers Paris, la ville des plaisirs devenue héroïque sous le souffle du malheur :

Seule, et voulant donner un exemple à l'histoire,
Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
Orgueil et désespoir des rois et des césars,
Foyer de la science et temple des beaux-arts,
Folle comme Babel, sainte comme Solime,
En un jour transformée en guerrière sublime,
Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,
Pardessus ses vieux forts regardait l'horizon !

N'est-ce pas un merveilleux tableau ?

Un dernier cri d'indignation en face du *Gibet de Riel*, un vigoureux récit de son « martyre, » qui, du moins, « aura son écho funèbre dans l'histoire » Riel vient de mourir sur l'échafaud et le poète s'émeut à ce spectacle. Il évoque l'âme des aïeux :

Ah ! nos nobles aïeux endormis sous la pierre
En s'éveillant ont dû refermer leur paupière,
Quand ils ont vu des fils, parjures à leur nom,
Les laisser souffleter sans oser dire non.
Si leurs regards ont pu suivre ce drame sombre,
Comme leurs cœurs si fiers ont dû saigner dans [l'ombre !
Comme ils ont dû, d'horreur, nous maudire, hommes [faux,
Qui pour les opprimés dressez des échafauds !

Tout le monde connait les derniers vers du recueil : *Le Drapeau anglais. Nos Trois Couleurs.*

Le poète donne, dans ces deux pièces, la note juste de notre patriotisme : au drapeau anglais, nous devons loyauté et fidélité ; mais le drapeau de la France, ce drapeau d'azur, de blanch-eur et de sang, celui-là, comme dit admirablement M. Fréchette

C'est autre chose ;
Il faut le baiser à genoux !

Et ailleurs :

Incline toi devant ses lambeaux vénérés !
Mais tout ton amour baise ses plis sacrés :
Car ce drapeau sans peur, fidèle des enfants d'Homère,
Ce drapeau, mon enfant, c'est celui de ta mère !

Voilà donc, ajoute, le poète, l'histoire du pays que Voltaire appelait « quelques arpents de neige » ; et c'est sous sa statue qu'il termine son poème. La pièce est cinglante et d'une grande force mais je crois,

Pardonnez, [illegible],

qu'on en a trop voulu à Voltaire pour une boutade qui n'a pas du tout la portée qu'on lui donne. Il y a dans *Candide*, roman qui a une haute signification philosophique mais qui n'a aucune prétention historique, une manière de philosophe sceptique, appelé Martin, qui s'amuse à railler tout ce qui est, fut et sera ; c'est en sa bouche que Voltaire place les malheureuses

paroles dont on lui fait crime, et je ne crois pas qu'on doive leur accorder une plus grande signification qu'à celles que ce même Martin profère contre la France elle-même, dans un ton tout aussi cynique. Voilà une étrange parenthèse qui ne me rapportera peut-être que du mal ; mais il est toujours à propos d'être franc et de dire une chose qui n'est pas connue, quelle qu'elle soit.

Dans l'*Epilogue*, le poète s'adresse à la France comme au peuple de l'avenir et lui dicte son devoir (ce qui est toujours permis aux poètes) ; il le fait, du reste, avec grandeur La pièce se résume en ce vers :

Subis ta sainte loi : civilise... ou péris !

o o o

Avons nous su donner une idee des magnifiques proportions de la *Légende d'un Peuple ?* de cet ensemble grandiose de faits historiques et de touchantes légendes ? de la qualité sobre et substantielle du vers, de la noblesse et de l'ardente sentimentalité de la pensée, de la force satirique de l'indignation comme de la tendresse émue du patriotisme ?

Non, sans doute : pour comprendre vraiment ce beau livre, il faudrait le lire so même et se recueillir en ses propres impressions Nous n'avons fait ressortir que les beautés de l'ouvrage ; car celui-ci est trop important, pour que nous puissions nous arrêter, comme d'au-

tres l'ont fait, à chicaner le poète sur une césure douteuse, une rime déjà vue ou une cheville trop évidente. Le poème accuse dans son ensemble une grande variété de tons et une suffisante ressource de rimes et de mesures ; la pensée y trouve une expression qui ne l'amoindrit pas. Que faut-il davantage, quand cette pensée est belle et pleine de grandeur ? quand le récit lui-même est d'un intérêt réel ? quand l'âme — l'âme, toujours ! — échauffe chaque vers et allume chaque strophe ?

Ne l'oublions pas : rien n'est parfait, pas plus *Le Cid* de Corneille, que le *Rolla* de Musset, pas plus le *Tartuffe* de Molière ou l'*Andromaque* de Racine, que *Jocelyn*, *Eloa* ou la *Prière pour tous* ? Et si nous oublions, — avec quelle joie ! — les défauts de ces incomparables chefs-d'œuvre pour ne nous souvenir que de leur immortelle beauté ; si nous ne chicanons pas Corneille pour une césure maladroite ou pour un vers peu soigné, nous aurions tort, il me semble, de déchiqueter à plaisir une œuvre qui accuse une aussi belle inspiration et une exécution aussi consciencieuse que la *Légende d'un Peuple* ?

×

La *Légende d'un Peuple* a vraiment le caractère épique.

Elle l'a par la splendeur et l'élévation du vers ; plus encore par l'unité qui préside à ses

vastes proportions ; et surtout, car c'est là qu'est l'essence de l'épopée, par la quantité de surnaturel et de surhumain, ou *d'extra humain* si l'on aime mieux, qui plane audessus du récit C'est Dieu qui conduit Colomb en Amérique : la description du Canada, *ante lucem*, du Saint-Laurent, de Tadousac... est faite en des termes grandioses, audelà de la nature : la *Forêt* joue un rôle dans le drame : les explorateurs se perdent dans la nuit : on voit flotter des drapeaux de brume, s'engloutir des vaisseaux fantômes, s'entrechoquer des régiments de rêve ; Cadieux, Coursol, DuCalvet se dissolvent en un brouillard légendaire ; les foules sont héroïques et les héros divins : la mort est magnifique et la trahison épouvantablement noire ; pas de place pour la faiblesse humaine et les petites passions ; mais de la gloire, de l'amour exalté, de la superbe folie, du patriotisme aveugle et étincelant, des échos de fanfare, des plis de drapeaux, des larmes et du sang, du cœur, du cœur et de l'âme débordant partout ; tout cela, c'est de l'épopée et la *Légende d'un Peuple*, c'est tout cela.

÷

La *Légende d'un Peuple* est une épopée.

Quelle épopée ?

La *Légende d'un Peuple* est l'épopée de l'âme française au Canada.

Elle nous montre l'âme française passant au

Canada avec les compagnons de Cartier, y disputant aux sauvages la possession du sol, luttant contre les Anglais qui y apportent une autre âme, qui sera toujours l'antagoniste de celle qui la dominera. Âme française plus forte dans les revers que la capitulation de 1760, se relevant toute fière en 1837, douloureuse et souffrante en 1870, parce que sa grande sœur de là-bas se lamente dans le deuil, l'âme française pour nous l'avenir ; l'âme à jamais française que nous portons en nous et que nous transmettrons à ceux qui nous suivront sur ce sol vierge ; l'âme qui éclatait aux jours d'abandon, le magnifique accent du poète :

Mais [illegible] l'honneur [illegible] de la France

Si nous voulions maintenant relier la *Légende d'un Peuple* aux [illegible] poèmes et montrer les [illegible] qui existent, [illegible] et l'œuvre toute entière, [illegible] — et chacun y [illegible] — que nous y retrouverons tout le passé de M. Fréchette.

Le [illegible] de la *Voix d'un Exilé* dans le ton [illegible] de quelques pièces de *Mes Souvenirs*, *L'Orgueilleuse*, [illegible] dans la *Sotte de Pontiac*, et son [illegible] qui éclatent au milieu du récit

[illegible]
Au pays [illegible] le monde.

. . . . . .

Ne mer la eut-ils pas en pen [illegible]
Qu'un [illegible] de Vo[illegible]

ou après une narration héroïque :

Ce sont ces hommes-là qu'on m'a [illegible] dits

le poète des *Oiseaux de Neige* et de l'intimité dans la bonhomie de certains récits (*L'Ébauchoir*, *Le vieux Patriote*, *Spes Ultima*) ; la pièce des *Fleurs Boréales* dans la facilité ou l'éclat de description qui nous vaut *Saint Malo*, *le Saint Laurent* ou *Châteauguay* où l'on retrouve ce sens *profond de la nature déjà noté* ; le poète qui a écrit la *Découverte du Mississipi* dans la puissance épique des pièces qui sont *Ave Verum*, *Apparition*, *Cadieux* et *Le Drapeau Fenian*.

×

La *Légende d'un Peuple* est donc :

1o. Un résumé à la fois historique et légendaire des hauts faits de nos pères ;

2o. Une véritable épopée ;

3o. L'épopée de l'âme française au Canada ;

4o. Enfin l'apogée logique du talent de M. Fréchette.

Une dernière question : Quelle est sa position littéraire ? C'est à M. Charetie, dont on ne [illegible] préférera pas l'autorité qu'il appartient de répondre. « Ce livre est de ceux qui ajoutent une ligne, un chapitre à une histoire littéraire. »

Nous le croyons.

## VI

### *Les Feuilles volantes* (1891)

*La Légende d'un Peuple* était une œuvre trop considérable pour que l'influence en disparût tout d'un coup ; la manière de l'auteur devait s'en ressentir encore quelque temps et sa poésie, après avoir reçu le choc épique, ne pouvait sans transition revenir à la placidité des rêves plus mollement doux, des suavités plus intimes, des sensations calmes et tranquilles. Cette transition qui devait relier la *Légende* aux *Feuilles volantes* et compléter cette logique intuitive de toute l'œuvre, M. Fréchette l'a trouvée en écrivant le beau poème sur *J. B. de la Salle*. Quand je dis que le poète *a trouvé* la transition dont il s'agit, je ne veux pas insinuer qu'il l'ait cherchée ; c'est l'exception, en effet, qu'un auteur, et surtout un poète, s'avise de composer des œuvres qui soient unies intimement les unes aux autres et dont la déduction logique s'impose. Mais l'auteur obéit toujours à son tempérament, quoi qu'il fasse ; car même s'il écrit en opposition apparente avec telle ou telle tendance dominante qu'il veut réprimer, il obéit en cela à une autre tendance qui est en lui plus sourde, plus cachée, plus

obscure, mais qui y est et qui ne tardera pas à briller au grand jour, en raison de l'influence qu'on lui accorde sans le savoir. C'est ainsi, pour choisir un exemple parmi nous, que l'on verra Crémazie, un brave et simple marchand, s'essayer à faire des vers pour rompre un peu la monotonie d'un commerce peu florissant, s'échauffer peu à peu à cet exercice d'abord purement instinctif, jusqu'à ce que la poésie triomphante le conduise à l'exil et le domine jusqu'à la mort, comme ses lettres, brûlantes d'une poésie qui manque souvent à ses vers, le témoignent.

Ce travail inconscient des forces cachées de l'esprit, c'est au critique de le deviner ; le poète écrit d'après son inspiration,— sur laquelle influent le tempérament, les circonstances et le milieu.

Le tempérament est uniforme, à moins d'une révolution intérieure qu'on ne suppose pas : c'est le milieu, ce sont les circonstances qui déterminent les différences. En sorte que, dans l'œuvre d'un poète, on doit retracer l'influence continue du tempérament que cette succession d'*expériences* que sont ses livres nous font deviner ; et dégager l'influence momentanée qui donne à ces *expériences* la forme propre et la valeur distincte de chacune. Exemple : Victor Hugo est uniformément fécond, puissant, visionnaire, immense, avec tendance constante au surhumain, à l'extraordinaire, au sublime

vrai ou au sublime ridicule : voilà la nature immuable. Mais comme il est différent de lui-même, à d'autres points de vue, selon qu'il écrive dans la tranquillité des premiers jours, dans la fureur politique qui lui dicte les *Châtiments*, dans la douleur patriotique des *Contemplations*, dans la douleur patriotique qui chante l'*Année Terrible*, dans la solitaire vision de l'Océan qui développe pour lui cet admirable et immense *Légende des Siècles*, dans la bonté du grand-père, dans la gaîté lourde des *Chansons des rues et des bois*..... C'est toujours l'invariable intensité des sentiments ; mais les sentiments ont changé, subissant les influences du monde extérieur.

Le poète peut donc, au point de vue critique, se définir : un tempérament dont la constance s'affirme dans les expériences diverses de la vie ambiante (i. e. de la vie matérielle, morale, intellectuelle qui l'entoure et agit sur lui).

Nous avons jusqu'à présent étudié, par les livres successifs dont elle a été la cause réflexe, cette influence de la vie ambiante sur le tempérament uniforme de M. Frédérics. Il nous est apparu de plus en plus, à mesure que nous tournions un nouveau feuillet, que nous lisions une nouvelle page. Le dernier volume dont nous allons bientôt parler corroborera logiquement, en cela qu'accusant la même âme exaltée, éprise d'art, sentimentale avec intensité, il nous présente une nouvelle et dernière

forme du talent de l'auteur. N'oublions donc pas qu'un lien intime unit toutes les manifestations successives de son âme poétique : qu'il existe à la fois inconsciemment pour l'auteur et extrêmement évident pour nous, que c'est donc à nous d'en avertir l'auteur, en quelque sorte. Car, quand nous disons que *J.-B. de la Salle* est une transition, il est clair que nous le considérons par rapport à l'unité de l'œuvre entière : le poème est soi forme un tout complet. Mais il facilite l'analyse des parties de cette œuvre ; s'il n'y était pas, il y aurait un vide difficilement explicable. Ce poème est le pont qui conduit de la *Légende* aux *Feuilles volantes* : *le poète n'y a pas songé en l'écrivant, mais il était impossible qu'il ne songeât pas à l'écrire.* Voilà le nœud : le poète soit son inspiration et c'est elle qui a raison pour lui.

N'oublions donc pas que, pour le critique, chaque recueil devient une expérience nouvelle où il peut chercher, au moyen d'éléments non identiques mais similaires, une cause commune.

Nous allons, pour cette fois, examiner les *Feuilles volantes*, mais il est indispensable au paravant qu'on se grave bien dans l'esprit tout ce que nous venons de dire, si l'on veut comprendre et apprécier les conclusions de notre étude.

En résumé : un seul tempérament aux prises avec des influences diverses, plongé en des

milieux divers, voilà l'indispensable synthèse de toute oeuvre.

o o o

On comprend maintenant comment *J.-B. de la Salle* marque une transition : il est la manifestation d'un tempérament qui vient, sous le coup d'influences quelconques, de produire une oeuvre élevée et forte et qui a retrouvé, après l'effort, le calme du foyer. Il faut donc, pour que nous disions vrai, que ce poème soit à la fois épique et tendre : quelle magnifique évidence nous en avons à la lecture !

Le poème débute par une brillante description de la cathédrale de Reims, cette cathédrale " élégante et hardie ".

*Légère comme un rêve et belle comme un chant*

Et c'est sous ses " vastes portiques ", sous la " forêt des vieux arceaux ", que le poète a la vision épique des héros dont l'image " flambe " sur les grands vitraux. Il en est un parmi les enfants de la noble ville qui a laissé un souvenir plus doux, plus humble

*Et que les temps futurs nommeront à genoux*

C'est J. B. de La Salle, et le poète nous le présente par une succession d'antithèses, qui, si elles sont d'une rhétorique forcée, mettent en évidence la double préoccupation de l'auteur : grandeur éclatante, humble paix. C'est là tout le poème, car, dans la suite, cette antithèse se

continue dans la pensée. La vision du « prédestiné », qui lui fait voir l'avenir plein d'orages, le doute venant flageller la foi, et plus loin, l'apostrophe au XIXe siècle ; tout cela se heurte à l'humilité du saint, à sa douceur, à son admirable zèle. En sorte qu'après avoir salué les statues de Corneille et de Bonaparte, le poète croit devoir plus encore à son héros, et lui dit :

*J'ai* plié le genoux devant ton bronze, à toi !

*J.-B. de La Salle* est un beau poème, écrit en vers substantiels, sonores, riches ; c'est un des meilleurs moments de l'auteur. Il a de plus cet intérêt que, rappelant la phase épique du poète, ainsi que nous l'avons déjà dit, il annonce celle qui va suivre.

On peut rapprocher les *Feuilles Volantes* de plusieurs pages du délicat et tendre Gustave Droz, de l'*Art d'être Grand Père* de Victor Hugo (pas autant qu'on le croit, cependant) et chez nous, du gracieux et souple auteur qui signait les *Coups d'Œil et Coups de Plume*, Alphonse Lusignan.

Les *Feuilles Volantes* nous indiquent la dernière phase, au moins connue, du talent poétique de M. Fréchette ; celle où l'a conduit l'expérience de la vie, vie mêlée de luttes, de déboires et de succès ; la phase où l'on se souvient et où l'on revit, mais en d'autres êtres ; et nous avons ainsi une nouvelle et dernière manifestation du tempérament déjà étudié sous ses au

tres formes. Nous avons le poète des joies de la famille et le poète du souvenir.

En fouillant ses souvenirs d'enfance (*A Quinze Ans*), M. Fréchette s'écrie quelque part :

> Oh ! la radieuse fenêtre !...
> Chaque fois que je la revois,
> Quelque chose en mon cœur pénètre
> Qui met des larmes dans ma voix.
>
> Pourquoi ? — j'avais trempé ma plume
> Pour vous l'écrire, mais voilà :
> Il me faudrait faire un volume
> Pour répondre à ce pourquoi-là.

C'est à ce pourquoi troublant que répondent un peu les *Feuilles Volantes* ; et on y retrouve avec la tranquillité, la sérénité du repos après un noble labeur, le ton plus sérieux de l'expérience, surtout la tendre mélancolie des regrets presque joyeux et la large bonté d'un cœur qui s'épanche librement au milieu d'êtres aimés.

Voici pour le souvenir :

> Je le revois souvent, aux heures fugitives
> Où le poète, *un peu comme les amoureux*,
> S'attarde à contempler les douces perspectives
> Qu'éclaire le rayon des souvenirs heureux.

(Rien n'est parfait, ainsi, dans la jolie strophe qui précède, la maladroite cheville que j'ai soulignée). Si parfois le souvenir est *doux* et *heureux*, il emplit ailleurs l'âme d'une consolation suprême :

> Sereine émotion de l'âme qui s'épanche,
> Jamais je ne t'avais si bien comprise encor !

En effet, il nous semblait que le poète éprouvait de nouvelles sensations, que les influences du dehors faisaient vibrer son âme différem-

ment, qu'il comprenait certaines choses comme il n'avait jamais « compris encor. » Le souvenir peut aussi se présenter sous une forme exaltée qui l'embellit :

Alors, tu dis qu'au vol des vagues fantaisistes :
Nous chassions la chimère *aux attraits persifleurs*,
Que de fois la clé d'or des chastes poésies
Nous ouvrit les jardins de l'Idéal en fleurs !

Voilà encore une jolie strophe dont le deuxième vers boite un peu : le cas, sans être fréquent, se présente chez l'auteur. A la lecture, on est emporté par l'âme du récit ; à l'analyse, ces défauts ressortent. Je les ai mentionnés quand ils se sont trouvés sous ma plume ; il y en a beaucoup que j'ai laissés de côté, parce qu'ils n'enlèvent rien à la signification générale de l'oeuvre et à la beauté de l'ensemble.

Le poète regarde donc le passé ; il le dit à mainte reprise :

Dans ces chers souvenirs mon cœur ému s'épanche...
J'aime à retourner en arrière
Pour revivre ces moments-là !

Ces moments-là, c'est le *Pellerin*, un joli coin de Bretagne, cette « aïeule au cœur de chêne, » ce pays des « vastes landes » où frémit

L'essaim mystérieux de ses vieilles légendes.

c'est encore *A quinze ans*, ou le récit ému d'un premier amour ; ce sont les *Stances* au chanoine Boucher, où, à l'aide d'une magnifique comparaison, le poète évoque le labeur de ce « vieillard auguste » ; ce sont les *Vers luisants* ou la *Chapelle de Bethléem* « antique et modeste » :

. . . . . .

Et quand vers la madone sainte
Mon regard montait plein d'emoi,
A ma lèvre expirait la plainte :
L'espoir se réveillait en moi

Tout cela est simple mais sincère ; du moins on en a l'illusion.

Mais, plus encore peut être, et mieux, le poète a dépeint les joies de la famille et des fêtes intimes. A côté des souvenirs qui revivent en lui et qu'il contemple, comme ces vieillards dont il dit magnifiquement quelque part :

On dirait ces vieillards, au seuil de leur chaumière,
Qui, dans la paix des jours trop longtemps attendus,
Semblent suivre des yeux, au loin, dans la lumière,
On ne sait quels lambeaux d'anciens rêves perdus :

à côté de ces souvenirs, dis-je, s'épanouissent les belles fleurs du bonheur goûté au foyer. Le volume en est tout parfumé ; je ne fais que mentionner, car l'analyse devient difficile, sur des thèmes aussi simples, aussi simplement développés, et où pourtant il y a tant d'âme douce et aimante, de délicieuse et troublante tendresse. Veut-on apprécier la différence avec les recueils précédents. Voyez comment l'auteur invoque Dieu dans la *Légende d'un Peuple :*

O Dieu ! vous qui jugez et réglez toutes choses...
Un long *Pange lingua* s'élevait dans les airs
Vers le Dieu des cités et le Dieu des déserts.

Ouvrez maintenant les *Feuilles volantes (Première Communion) :*

Dieu n'est pas seulement le puissant créateur ;
S'il est le souverain, il est aussi le père ;
Plus encor que le Maître, il est le bon Pasteur.

Qu'ils sont jolis tous ces poèmes pour les petits enfants que les grands enfants qui sont les hommes feront bien de relire ! *Noël*, *Messe de Minuit*, *la Poupée*, *Premier de l'An*, *Les Rois*, *Première Communion*, *Bonhomme Hiver*. Les titres seuls sont d'une suggestion qui nous gagne facilement, et comme le bon vieillard de Molière dans les *Femmes savantes*, nous sommes tentés, quand nous lisons ces chauds et émouvants récits, de répéter l'adorable vers :

Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

La qualité du vers n'a pas diminué dans ce dernier recueil : *J.-B. de La Salle* est peut-être la pièce la plus parfaite que M. Fréchette ait signée ; *Le Pellerin* et les *Stances* sont d'une poésie éclatante et imagée ; *Au bord de la Creuse*, *L'Espagne* (un retour inattendu de la forme satirique) sont deux pièces qu'on lira avec plaisir. Le poète a conservé sa faculté de *voir* et de *sentir*, que nous avons notée tout le long de cette étude ; voici des vers qui peignent :

Maint troupeau sommeillant dans la fraîcheur des mousses ;
Les hauts moulins tournant leurs ailes dans le vent ;
Le bronze saint qui carillonne
Au fonds des grands clochers à jour ;

ou de Québec :

Superbement drapée en son manteau de roc,

et ce charmant tableau du *Bonhomme Hiver* :

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et bonnet bien clos,

. . . . . .

Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaîment ses grelots.

Celui qui a écrit tous ces vers peut avoir bien des défauts ; mais, aurait dit Sarcey, pour poète il l'est, car il en a la principale qualité : le don.

o o o

Depuis les *Feuilles Volantes*, la muse de M. Fréchette ne semble pas avoir changé de ton, si je puis m'exprimer ainsi ; les poèmes, les sonnets, les pièces de circonstance qu'il a publiées dans les journaux puisent à la double source du souvenir et des joies de la famille. J'en ai quelques-unes sous les yeux ; rien n'est plus délicat, plus ému que les vers qu'il adresse à *Ma fille Jeanne*, à l'occasion de son mariage :

Pourtant comme un oiseau qui monte dans l'espace,
Pour la première fois, vers le firmament bleu,
Sans craindre les hasards de la brise qui passe,
Tu t'en vas, confiante, à la grâce de Dieu !
Que l'haleine des vents te soit propice et douce !
Que nul destin, jaloux de l'azur de ton ciel,
Ne te fasse jamais trop regretter la mousse
Que tu trouvais si tendre au vieux nid paternel !

Et ailleurs, dans la même pièce :

Et plus tard, mon enfant, si le bon Dieu t'envoie
*Un de ces anges dont il fait les tout petits*
Ta mère, dont tu fus et l'orgueil et la joie,
Comme moi bénira le jour où tu partis !

Relisez le deuxième vers, qui est délicieux. Cet ange qu'espérait le poète devait lui inspirer plus tard une nouvelle pièce tout aussi émue, tout aussi vraie que celle dont je viens de citer quelques strophes.

Tous ces petits poèmes, qui n'ont pas été faits pour être publiés, sont cependant si semblables à certaines pièces des *Feuilles Volantes*, comme inspiration et comme forme, qu'on ne saurait douter de la sincérite du poète ; et en cela, ils sont intéressants.

o o o

L'édition française de la *Légende d'un Peuple* annonçait en préparation : *La Forêt Vierge*. Je n'ai pu trouver aucune trace de ce recueil et je ne sache pas qu'il ait paru : nous devons donc nous en tenir aux volumes que nous avons étudiés et qui forment jusqu'à présent l'œuvre complète en poésie de M. Fréchette. Nous les avons lus ensemble ; nous pouvons maintenant essayer de définir l'âme du poète au moyen de ces manifestations successives.

Nous le ferons bientôt.

o o o

Voyons brièvement ce qu'on a reproché à l'œuvre de M. Fréchette ; cela ne demande que quelques lignes.

On lui a reproché de ne rien dire, de manquer d'idées, et on lui a reproché d'être une imitation trop directe de certaines œuvres françaises ; on a même prononcé le mot plagiat. Je ne veux pas donner à mon étude le caractère et la forme d'une polémique ; j'abandonne donc le projet que je m'étais formé de répon-

dre longuement à cette double accusation, d'autant plus qu'on aurait tort, je crois, d'y attacher aucune espèce d'importance.

Remarquons seulement qu'elle porte en elle-même sa propre réfutation, et que si M. Fréchette n'a fait que plagier les meilleurs auteurs français, il est peu flatteur pour ces génies et pour le public qui les admire, de prétendre que sa poésie ne dit rien.

La poésie de M. Fréchette dit tout ce qu'elle veut dire, et c'est l'essentiel : un poème n'est pas un cours de chimie ou d'histoire naturelle. De même, dans la nature il y a des minerais qui ne sont qu'utiles, des arbres qui portent à la fois des fruits et un magnifique feuillage, et des fleurs qui ont l'impudence de n'être que belles. Refaites d'abord la nature, qui est le grand modèle ; puis nous songerons à réformer la littérature. Cela m'a toujours paru d'une limpidité cristalline, et je n'insiste pas.

Je crois également qu'il est haineux ou ridicule d'appliquer, aux œuvres de M. Fréchette, l'insulte du plagiat. J'ai moi même noté, en passant, l'influence d'Hugo sur notre poète canadien. Il est certain que la *Voix d'un Exilé* serre de près en quelques passages les *Châtiments* ; que la *Légende d'un Peuple* a pu naître de la *Légende des Siècles*, quoique les deux recueils se ressemblent peu. On pourrait également rapprocher des contes en vers de François Coppée, plusieurs pièces des *Feuilles Volan*

*tes* ; montrer un rapport lointain entre la deuxième partie du poème *de la Salle* et l'*Expiation* (la vision) de V. Hugo ; comparer certaines élégies de M. Fréchette aux vers de Lamartine... Mais cela se fait pour tous les auteurs ; et l'étude des relations entre les pensées de plusieurs, de l'influence des unes sur les autres, est une des formes de la critique. Il n'y a qu'au Canada qu'on songe à appeler cela du plagiat. Subir une influence, plagier un auteur ; cela est aussi différent que l'amitié l'est de l'hypocrisie dans les relations humaines.

Le plagiat est une hypocrisie littéraire ; il trompe le lecteur, lui présentant la pensée toute écrite d'un autre.

Au contraire, l'influence littéraire ne fait qu'agir sur l'idée qui nait en l'esprit de celui qui la subit ; elle la transforme, mais elle ne la crée pas, et de même que l'amitié, elle établit un rapport entre deux idées. Tout le monde admet cette vérité ; mais il est partois difficile d'oublier les rancunes personnelles, les dépits, les orgueilleuses jalousies, devant la grande et simple vérité.

## VII

## CONCLUSIONS

En somme que savons nous de M. Fréchette ?

Nous l'avons vu, dans *Mes Loisirs*, balbutier ses premiers vers, qui chantaient la nature, l'amour et les sensations intimes de l'être.

Les circonstances influant sur son âme, sa muse devient violente avec la *Voix d'un Exilé* et nous voyons qu'elle est l'expression totale,— et non l'écho affaibli — de cette âme ;

Puis avec *Pêle Mêle*, les *Fleurs Boréales*, *Mes Loisirs*, surgissent les nouvelles manifestations de cette âme, qui ne sont que des modifications des premières : la mélancolie, qui est de l'amour alangui, où se mêlent un reste de violence et beaucoup de sensibilité ; la faculté de peindre *tel lieu*, qui est le sens de la nature, localisé et appliqué, l'intimité ; et déjà une tendance à faire plus grand que nature, à amplifier la vision ;

Cette tendance s'affirme dans cette épopée de l'âme française au Canada qu'est la *Légende d'un Peuple*, où le talent de M. Fréchette, en y trouvant son apogée, se résume logiquement ;

Enfin le poète, n'attendant plus rien du présent, se retourne vers le passé ; il le trouve

dans le souvenir et dans la famille, car les enfants sont le passé vivant des pères ; et nous avons les *Feuilles volantes.*

Voilà l'œuvre de M. Fréchette.

×

Sa principale qualité — celle qui donne tant de prix aux autres et qui nous fait oublier ses défauts — ; c'est l'âme.

Maupassant écrit quelque part, avec la subtilité profonde, séduisante et tragique qui le caractérise : « Peut-il exister des proportions quand on subit l'amour ? Peut on juger si on aime bien ou mal ? Aimer beaucoup, comme c'est aimer peu. On aime, rien de plus, rien de moins. On ne peut pas compléter cela. »

Et c'est ainsi que M. Fréchette est poète ; il est poète sans qu'on sente bien exactement dans quelle proportion, poète qu'on ne s'avise pas tout d'abord de trouver bon ou mauvais, poète qu'on amoindrirait en lui cherchant un qualificatif ; il est poète, rien de plus, rien de moins, et cela ne se complète pas.

On le sent poète ; on est emporté par sa violence, bercé par sa douceur, ébloui par sa splendeur, ému de ses larmes, joyeux de ses bonheurs, calme de son repos ; on le comprend, on pense avec lui. Il sait trouver notre âme pour y glisser tout ce qui est en la sienne. Que voulez-vous que nous puissions ajouter, quand nous avons dit qu'il a de l'âme ? C'est une mer-

veilleuse qualité que l'âme, et tous les poètes n'en ont pas ; ou du moins, ne savent pas nous en faire ressentir la présence. Tel poète est absent de son œuvre ; son imagination, qu'il a jalousement cultivée, lui présente de magnifiques horizons, d'amples étendues, où il groupe à plaisir tous les concepts de son rêve impassible ; et nous avons Leconte de Lisle, une poésie admirablement sereine, — sans âme. Rien n'est plus parfait ; rien n'est plus froid.

Ouvrez Musset maintenant ; lisez au hasard et sans suite : vous relèverez, ici et là, des bizarreries, des familiarités, des audaces grammaticales, dont nos professeurs nous régalaient quand nous étions au collège. J'en connais un qui n'a jamais pardonné à Musset d'avoir comparé la lune à un point sur un i ; il ne s'était pas aperçu —pauvre homme !—que Musset avait ainsi écrit une des plus jolies ballades de la langue française Mais, laissant de côté cette analyse mesquine de chaque mot, si nous voulons vraiment connaître Musset, tressaillir avec lui de ses joies troublantes et pleurer avec lui ses immortels sanglots, comme il nous a vite remués, comme il nous possède tout entiers, comme nous nous abandonnons au charme douloureux de sa pensée. Et Victor Hugo ; faut il le regarder à la loupe, lui demander compte de chaque mot qu'il emploie, lui reprocher l'audace d'une figure ou le désordonné d'une strophe,

quand nous n'avons qu'à nous éloigner un peu pour être foudroyés d'admiration par la majestueuse et étincelante proportion de l'ensemble. Sous Louis XIV, on taillait les arbres pour leur donner belle mine et on perruquait les têtes pour relever la physionomie ; les classiques, ces purs et substantiels génies que j'admire plus que personne, me font penser malgré moi à ces têtes que l'on courbe sous un poids inutile, à ces arbres dont on arrête l'essor. Et si Molière et Lafontaine sont les plus populaires et—je ne crois pas me tromper—les plus admirables des classiques, c'est peut-être parce que, s'affranchissant des lois et des rigueurs de l'école, ils ont tous deux cédé à leur fantaisie, écrit selon leur génie propre, malgré la fameuse règle des trois unités, malgré l'alexandrin pompeux : Molière, Lafontaine ont vécu avec les classiques, ils sont parmi les classiques, les classiques s'en font gloire ; mais ils n'appartiennent à aucune école, ou plutôt ils sont de la grande et immuable école des vrais génies ; ils sont humains.

Voilà une longue parenthèse à laquelle je n'avais pas songé ; mais je n'y retranche rien.

Il y a donc deux formes du génie, et elles se définissent par l'absence ou la présence de la personnalité de l'auteur dans son œuvre ; Leconte de Lisle était parfait et froid ; Musset, Hugo, sont capricieux et sublimes. Ce sont eux qui sont vraiment poètes.

Et M. Fréchette est poète à leur façon, dans la proportion moindre de son talent : je ne fais aucune comparaison, je l'ai déjà dit ; je classe, je note les relations, je retrace les simil tudes.

M. Fréchette a de l'âme ; c'est à dire qu'il a la faculté de nous faire éprouver ce qu'il a lui-même éprouvé ; que son vers est vibrant de sa personnalité émue ; qu'il est absolument romantique, en cela qu'il n'écrit que pour se communiquer au lecteur ; que sa muse est l'écho de sa vie, que tout souffle le fait soupirer et que toute brise le fait chanter ; que sa sensibilité aigüe tressaille au moindre contact ; et que c'est ce tressaillement, ce chant, ce soupir que nous retrouvons en ses poèmes

×

Mais si nous ne pouvons analyser l'émotion que nous font ressentir ces poèmes, nous pouvons au moins apprécier les conditions dans lesquelles nous l'éprouvons, et nous demander d'où elle nait.

Ce qui revient à rechercher les sources d'inspiration du poète.

Quelles sont-elles ?

Il en est deux, qui résument toutes les autres : la nature et ses visions infiniment variées ; le cœur et ses diverses affections.

Nous disons la nature, et cela se comprend de soi.

Mais nous disons aussi le cœur ; nous vou-

lons dire par là la faculté d'éprouver une affection. L'affection est une sensation intérieure et immatérielle. Cette faculté d'éprouver de l'affection existe en proportion de notre sensibilité ; elle appartient cependant au pur domaine de l'esprit, physiologiquement. Mais on l'attribue généralement au cœur, qui, paraît-il, est un organe plus poétique. Il est entendu, en effet, que le cœur est le siège de l'amour et de la passion ; c'est une convention. Pour être exact, il faudrait concéder à l'esprit ses deux facultés de penser et d'aimer ; mais elles sont si distinctes l'une de l'autre qu'on a voulu les localiser dans l'anatomie morale, et donner au cœur, qui avait déjà la fonction d'épancher la vie du corps, la mission toute divine d'être la chaleur et la vie de l'âme.

La nature comme spectacle ; le coeur comme sanctuaire : voilà notre poète. Il regarde au dehors et c'est une partie de son oeuvre : il se recueille en lui-même, et il couronne cette oeuvre en l'achevant. Chez d'autres, ce n'est qu'une série de phénomènes de la nature, ou qu'une seule affection qui domine ; l'amour de la patrie chez Crémazie, la description de nos belles forêts chez Cooper, pour ne pas nous éloigner trop ; chez M. Fréchette, c'est toute la nature *qui est vue*, tout le coeur *qui vibre*, et en cela, il rappelle cette voix sublime, qui domine le XIXe siècle, parce qu'elle le résume, cette âme admirablement complète de V. Hugo,

qui tressaille à tous les bruits, parce qu'elle est « au centre de tout, comme un écho sonore. »

Plus humble, moins richement douée—est il besoin de le dire ?—moins grande, moins sublime, mais aussi émue, aussi passionnée, aussi absolument poétique, l'âme de M. Fréchette, —son âme de poète, bien entendu—reçoit de la nature et plus généralement du dehors, des impressions variées qui renaissent en lui sous une autre forme : c'est un écho, mais un écho qui a subi l'influence du roc qui le produit. Nous avons déjà dit au cours de cette étude que l'oeuvre de M. Fréchette était due, comme celle de tout poète personnel, à la constance d'un tempérament se manifestant par diverses expériences : ce tempérament peut se résumer en un seul mot, la sensibilité

Sensibilité dit à la fois, puissance de voir et puissance de ressentir : car la vision est passive, on la subit ; et on la subit plus ou moins selon qu'on est plus ou moins apte à la subir ; donc, plus ou moins sensible.

La sensibilité du coeur en face du monde extérieur : voilà la synthèse de l'oeuvre de M. Fréchette.

Je reprends : la nature et le coeur.

Il y aurait une étude intéressante à faire à ce sujet. Il s'agirait de noter, dans l'oeuvre du poète, l'influence successive de la nature ; et de noter de même façon les différentes phases qu'a traversées le coeur.

Le temps transforme tout mais ne change rien. Entre l'Adam de l'Eden qui cède par faiblesse d'abord et par désir de domination ensuite, l'Eve qui succombe à la vanité à la curiosité, à la louange habile et qui sait en traîner avec elle celui qu'elle fascine, entre ces deux premiers types de l'humanité et la génération actuelle, y a t il une réelle différence ? Faiblesse ambitieuse de l'homme, faiblesse vaniteuse et câline de la femme, c'est là tout le roman de l'amour. Il n'y a que le costume qui ait changé : et l'on sait pourquoi !

C'est ainsi, pour revenir à M. Fréchette, que notre poète conserve jusqu'au bout sa faculté de voir et de comprendre la nature, mais il la voit différemment, selon les années ; c'est ainsi que son coeur (j'ai expliqué ce mot plus haut) aime tout le temps avec intensité, mais c'est l'objet de l'affection qui n'est plus le même en 1867 qu'en 1881.

Le poète voit d'abord en la nature un simple jeu de couleurs, un parterre fleuri où chaque nuance compte séparément, un ensemble charmant de mille charmes divers ; et il les apprécie un à un (*Mes Loisirs*). Puis, la vision fréquente de ces choses qu'il a goutées de la façon analytique que nous venons de dire, les grave en lui ; il s'habitue à préférer tel coin de paysage à tel horizon, aime mieux le ruisseau de là-bas que le torrent d'ici et s'aperçoit subitement qu'il y a une nature, dans la nature, qui lui

plait spécialement ; l'imprévu lui en fait voir cruellement la réalité et c'est cette nature spéciale qu'il regrette, pendant l'absence (*La Voix d'un Exilé*). Le voici de retour : il retrouve les paysages quittés, les fleurs aimées, les prairies qu'il n'a pas voulu oublier. Il veut les chanter et le trouble le saisit : il connait mieux la vie, ce spectacle tant désiré l'attriste, il est mélancolique, il soupire (*Les Fleurs Boréales*). Il se contient pourtant ; et pour éviter en quelque sorte les regrets d'une nouvelle absence possible, un à un, il enferme tous ces paysages en ses vers, comme un amant jaloux mettant un cadre d'or aux portraits de son idéale beauté (*Les Oiseaux de Neige*). Mais de cette vision en quelque sorte subjective, qui a succédé à la vision objective des prémières années, naît une nouvelle façon de voir, qui agrandit les objets vus, qui les amplifie, qui en fait des décors magnifiques où la pensée va se jouer avec plus de splendeur et d'éclat (*La Légende d'un Peuple*). Puis l'ardeur diminue, les sens deviennent plus assurés et plus calmes, la vision plus reposée ; l'enthousiasme s'apaise avec le souvenir et la nature devient la consolatrice suprême, où l'on cherche la grande ombre du passé et la douce lumière du présent (*Les Feuilles Volantes*).

Voilà comment la nature a parlé à M. Fréchette.

J'ai dit : le cœur. Les œuvres de M. Fré-

chette ont cela de grand qu'elles résument la vie de l'homme, la vie sentimentale, je veux dire.

Voyez ce cœur de poète qui aime jusqu'au délire (*Mes Loisirs*), qui s'emporte aveuglément contre ce qui lui répugne et dont la violence ne connaît plus de bornes (*La Voix d'un Exilé*), qui demande ensuite la consolation à l'amitié — oh ! l'amitié, comme nous devons tous la bénir ! — et à l'ivresse de vivre, et à la joie de sentir la beauté et de l'exalter (*Fleurs Boréales*, *Oiseaux de Neige*) ; qui s'affirme dans la plénitude de son sentiment dominant (*La Légende d'un Peuple*) pour se reposer enfin au milieu de ceux qu'il aime et qui le consolent (*Feuilles Volantes*). Toute l'histoire du cœur est là : amour, passion violente, enthousiasme, amitié, exaltation, patriotisme, famille. L'œuvre de M. Fréchette contient des ébauches de tout cela ; et ce qui est plus remarquable, ces sentiments se suivent logiquement chez lui, en sorte que sa poésie est bien l'écho de sa vie.

+

Faut il parler de la forme de son vers ?

Le lecteur a lu ce que nous avons cité ; il n'a d'ailleurs qu'à ouvrir un volume de l'auteur pour former son opinion. La forme du vers est d'une appréciation assez capricieuse : c'est matière de goût et d'idéal. Les uns veulent que ce soit grave là où les autres demandent de

la gaité ; en sorte qu'il est plus facile de noter ce qu'un auteur a voulu dire que de s'assurer s'il l'a bien dit. Nous avons apprécié au cours de cette étude quelques-unes des qualités de forme de M. Fréchette : nous avons au besoin relevé un défaut.

Résumons avec méthode, ce qui est facile ; car chez l'auteur toute qualité est doublée de son défaut correspondant : c'est la richesse du vocabulaire qui peut devenir de la préciosité ; l'abondance qui passe facilement à l'état de prolixité ; la faculté d'*imager* le langage qui amene, ou l'obscurité, ou la banalité, ou l'inconsistance ; la facilité qui peut conduire à la négligence ; la splendeur qui donne la main à l'emphase ; le sublime et Boileau nous a dit où il peut mener...

Faut-il en conclure que M. Fréchette écrit mal ? Faut il dire qu'il écrit parfaitement ? Mêlez les deux réponses ; vous en aurez une qui satisfera l'esprit le plus revêche, pourvu qu'il ne soit pas prévenu.

Si l'on veut savoir mon avis, à moi, je dirai que certaines qualités ont avec elles une force de séduction qui me ferme les yeux en face des défauts qui les accompagnent : que M. Fréchette pourrait bien avoir précisément ces qualités-là... Mais on ne me demande pas mon avis ; et je me tais.

×

Nous pouvons donc conclure :

M. Fréchette est un poète ; en cela, il est un tempérament et les chose extérieures doivent nécessairement l'affecter en le touchant ; ses œuvres sont le produit de ce contact.

Ce tempérament se résume en un mot : sensibilité.

Sensibilité en face de la nature, avec les transformations dues aux hasards de la vie ; sensibilité du cœur, qui suit et refait l'influence extérieure.

Voilà l'essence de sa poésie.

II

# LE PROSATEUR

## VIII

*De la transition de la poésie à la prose : le théâtre.*

Il est tels auteurs, comme Crémazie, dont la prose et les vers sont intimement unis, en sorte qu'il devient nécessaire de les lire tout entiers pour les comprendre : le *Drapeau de Carillon* ou la *Promenade des Trois Morts* n'ont qu'une obscure signification sans la *Correspondance*, et comme nous l'avons déjà établi dans une étude précédente, Crémazie est poète dans ses lettres, tout autant et de la même manière que dans ses poésies ; c'est une inspiration constante et identique qui s'affirme.

Il en est d'autres encore, — et pourquoi ne nommerions-nous pas Musset ? — chez qui l'on retrouve partout les mêmes traits distinctifs, mais sans lien qui les rattache, sans continuité absolue de la pensée ; ainsi c'est le *même poète* qui a rimé *Rolla*, écrit la *Confession d'un Enfant du Siècle* et donné au théâtre *On ne badine pas avec l'amour*, quoique chaque œuvre

soit complète en elle-même, et n'ait pas besoin qu'une autre la vienne expliquer.

Il est aussi des auteurs dont la prose et les vers sont notablement différents, mais portent en eux la raison limpide, évidente, de cette différence. M Jules Lemaître, je crois, en signale un curieux exemple dans l'œuvre de M. Armand Sylvestre, poète et conteur ; autant les vers de M. Sylvestre sont d'une exaltation quasi mystique, d'une sensualité vague, épurée, élevée, autant ses contes sont d'une volupté brutale ou grivoise C'est l'alcôve à côté de l'autel. Et cependant comme tout cela est facilement compréhensible : M Sylvestre a une nature impressionnable, qui subit l'influence du milieu où il se place ; son sensualisme devra donc, selon qu'il écrit en prose ou en vers, se montrer sous une forme exaltée, irréelle, poétique ou sous une forme triviale, terre à-terre, prosaïque.

Voilà trois exemples disparates, mais concluants ; et comme disait le bon Lafontaine : « je prends mon bien où je le trouve », pourvu que ce soit honnêtement — car on a faussé le sens de cette boutade—et pourvu que ce soit au profit du lecteur.

Chez M. Fréchette, nous n'avons ni l'union nécessaire de la poésie et de la prose, comme chez Crémazie ; ni même l'union intime, quoique non absolue, comme chez Musset ; ni même la différence logique que M. Lemaître signalait

chez M. Armand Sylvestre.

Après la *Voix d'un Exilé* ou la *Légende d'un Peuple*, les *Originaux et Détraqués* sont une énigme ; et la *Noël au Canada* est inexplicable après les *Feuilles Volantes*.

Il faut donc s'habituer à considérer séparément la prose et les vers de M. Fréchette ; et si nous l'avons fait, c'est parce que nous ne voyons, entre l'une et l'autre, aucune similitude sérieuse. On peut, il est vrai, rapprocher les poèmes satiriques de la polémique, les récits en vers des contes en prose, et ainsi de suite ; mais ces rapprochements existent par définition. Il n'y a pas là une similitude personnelle, qui tienne en propre à M. Fréchette, en sorte que nous sommes en droit d'affirmer qu'il n'y en a pas du tout.

÷

Il y a pourtant une transition — mais si menue, si ténue, si légère, si faible, si tout ce que vous voudrez qui ne tient pas fort — que c'est vraiment une pitié de la mentionner. Cette transition, c'est le *Théâtre* de M. Fréchette.

Deux de ses pièces ont été jouées à Montréal ; mais elles n'ont pas été publiées, que je sache. Il est bien difficile de se prononcer sur des œuvres qu'on a peu méditées ; mais le théâtre a cela de bon, qu'il porte en lui une évidence facilement appréciable. On a le don du théâtre ou on ne l'a pas ; il n'y a pas de milieu. Et

c'est parce qu'il n'y a pas de milieu, que nous sommes bien forcés d'avouer que M. Fréchette n'a pas le don du théâtre. Or, quand on ne possède pas ce précieux don, on peut tout de même phraser de jolies tirades, comme dans *Papineau* ou aligner des strophes plus ou moins vibrantes, comme dans *Veronica* ; dans ce cas, on n'a plus que le tort d'avoir jeté dans une action qu'on n'a pas su conduire, faute de *métier*, des pensées ou des mots qu'il eut mieux valu imprimer et réunir en un recueil. Et voilà comment *Veronica* et *Papineau* marquent un passage de la poésie à la prose : en ce que leurs meilleures parties tiennent encore des œuvres poétiques, parce qu'on y retrouve quelquefois ce souffle de l'âme qui sauvait tout quand le piètre auteur dramatique était ardent poète ; en ce qu'aussi, nous sentons déjà dans ces oeuvres le négligé, l'observation crue et forcée (*Papineau*), la naïveté fatigante, l'inutile invraisemblance que nous serons obligés de noter dans les contes en prose.

Est-ce à dire que le théâtre de M. Fréchette n'ait aucune valeur ? Non pas ; mais il n'a aucune valeur dramatique, et avouez que pour du théâtre, c'est dommage.

Jusqu'à date—il faut bien en convenir—ces pièces n'en sont pas moins les produits les plus achevés, ou à peu près, du talent dramatique canadien. Nous n'avons que deux exceptions à présenter ; les comédies de Marchand, où on

trouve un vague quelque chose du Vaudeville de Labiche, bien qu'à quantité infinitésimale ; et les *Boules de Neige* de M. Louvigny de Montigny.

Voilà une pièce pour laquelle notre public s'est montré injuste : il n'a pas compris que l'oeuvre, toute imparfaite qu'elle fut, marquait une époque de notre théâtre, la première peut-être ; qu'elle nous présentait un dénouement qui était la conclusion logique, quoique longtemps attendue, de la démonstration scénique ; que les scènes à faire, comme disait Sarcey, l'étaient et où il le fallait. Les *Boules de Neige* sont, à notre avis, la première et presque la seule oeuvre de quelque valeur dramatique que notre théâtre ait produite. Si elle n'a pas eu le succès voulu, cela tient à deux de ses défauts capitaux : le manque d'unité et la maladresse du dernier acte. On aurait pu faire toute une pièce avec la seule tirade sur l'auteur incompris ; toute une pièce encore avec celle des mariages d'argent ; toute une pièce avec celle des hypocrisies mondaines ; et il y en avait une quatrième, la seule dont on eût dû s'occuper, sur les dangers de la médisance en société. Le troisième acte était long ; les nouveaux personnages qu'on y présentait, inutiles ; les scènes du *gossip*, des invités... ralentissaient l'action sans profit ; et c'est ce troisième acte qui a gâté la pièce. Mais elle n'en était pas moins une oeuvre logique, qui accusait un sens dramati-

que suffisant, qui mettait en relief un riche symbole, et il n'est pas indifférent de le dire, puisque M. de Montigny est un canadien et puisque nous parlons théâtre. La pièce de M. de Montigny, refaite, est susceptible d'être jouée avec succès ; malgré ses imperfections, c'est du théâtre.

Tandis que les pièces de M. Fréchette ne sont pas du théâtre : supérieures par d'autres qualités, elles ne comptent pas au point de vue dramatique. Si nous les mentionnons ici, c'est d'abord pour que notre étude soit aussi complète que possible : c'est encore parce qu'on y retrace, quoique faiblement, la *possibilité* de la prose de l'auteur à côté de ses poésies, parce que les vers de son théâtre tiennent autant, et beaucoup plus même, de ses contes que de ses poèmes. Et c'est aussi pour compléter notre étude que nous signalerons le fameux *Retour de l'Exilé.* M. Fréchette a t-il tout simplement dramatisé la *Bastille Rouge* d'Elie Berthet ou l'a-t-il pillé ? La question ne nous paraît ni actuelle ni littéraire et nous ne voulons pas recommencer les malheureuses discussions d'autrefois. Ce qui est sûr, et cela suffit, c'est que le *Retour de l'Exilé* n'appartient pas à l'œuvre de M. Fréchette, qu'on ne doit pas l'y compter, pas plus que la *Petite histoire des Rois de France* autre fameuse ressource de la polémique d'alors.

Et puis qu'aussi bien le théâtre de M. Fré-

chette ne nous offre plus rien de caractéristique, voyons un peu sa prose.

×

Il y a deux grandes divisions : les contes et la polémique

Avec les contes, nous avons les *Originaux et Détraqués* et la *Noël au Canada* ; avec la polémique, nous avons à peu près tout ce que M. Fréchette a écrit dans les journaux, car il semble qu'il ne " tâte des colonnes ", comme dirait l'autre, que pour s'y défendre de quelque attaque ou pour y prendre lui-même une position offensive ; et nous verrons plus loin que les exemples en sont nombreux. Signalons de suite quelques exceptions—et notamment des souvenirs d'enfance dans *Le Soir* (juin 1896), ou encore des récits de voyage, dans *La Patrie* (novembre et décembre 1895) sur Lourdes . . . Ces essais d'autobiographie et de notes de voyages sont trop peu nombreux et trop oubliés, pour que nous leur accordions plus qu'une mention.

On y trouvait d'ailleurs ce qui ressort partout de l'oeuvre en prose de M. Fréchette, ce que nous pouvons donner comme le caractère dominant et la principale qualité de cette oeuvre : l'aisance souple et la correction française de la phrase. Avouons que c'est beaucoup ; avouons aussi que ce n'est pas tout. M. Fréchette parle français, et un français séduisant, même quand il écrit des insignifiances—qu'on

nous permette ce mot— ; en sorte que la qualité atténue mais ne fait pas toujours oublier le défaut ; et c'est ce que nous voulons établir.

La prose de M. Fréchette est donc, presque invariablement, aisée, souple, correcte, française (pas une de ces quatre épithètes n'est de trop) ; mais elle n'est presque toujours que cela, si l'on excepte les meilleures polémiques.

## IX

### *Originaux et Détraqués* (1892) ; *Noël au Canada* (1900)

A part ce caractère général que nous avons remarqué en la prose de M. Fréchette, le caractère dominant de ses contes semble bien être... de n'en pas avoir. Et c'est déjà une sorte de caractère, toute négative soit-elle, que de n'en pas avoir : car on veut dire par là que l'oeuvre en a de très divers et de très disparates, puis qu'il est impossible d'en fixer un seul.

En quoi, par exemple, les *Originaux et Détraqués* sont-ils amusants ? est-ce par le côté anecdotique, qui ne fait que les rapprocher de l'*Aimable Compagnon*, de *Mosaïque*, et autres recueils d'anecdotes aussi quelconques et anonymes que drôles ? est ce par le côté d'observation, qui n'est en somme qu'une observation de mémoire, de surface, qui n'atteint que l'apparence toujours fausse de l'être ? est-ce par le côté comique, qui ne naît que de la crudité, ou de la violence grotesque, ou de la grasse niaiserie des personnages ? est ce par le côté cruel, naïvement ou férocement cruel de certains récits (*Grelot*, *Dupil*) ? est-ce par le côté typique, qui ne nous donne que les *mots* des personnages, et non pas leur âme, toute défaite et démantibulée

soit-elle par la folie ou l'extravagance (*Oneille*, *Cardinal*, *Marcel Aubin*) ? est-ce par le côté psychologique, de cette « psychologie morbide » que M. Abder Halden a invoqué en parlant de ce livre ? Mais l'essai est bien faible, bien peu accusé, si toutefois il y est. Car jusqu'à quel point connaissons-nous *Drapeau*, *Cotton* ou *Grosperrin*, ces énigmes d'extravagance exaltée, désordonnée, insaisissable ; par quels côtés peut-on saisir leur morbidesse, puisque l'on tient au mot ?

N'est-ce pas d'ailleurs se torturer la cervelle, que de chercher une explication logique à un livre qui n'en est pas susceptible, qui n'en a pas besoin ? L'auteur nous demande de nous amuser à le lire comme il s'est amusé à l'écrire (*Préface*) ; et nous devons lui concéder que son livre est amusant, bien qu'il n'ait aucune signification, bien qu'il nous déplaise — lâchons le mot ! — de le voir signé du même nom que la *Légende d'un Peuple*.

Mais si les *Originaux et Détraqués* ne sont que d'une amusante insignifiance, il faut bien l'avouer, la *Noël au Canada* est un livre encore moins heureux, pour ne pas dire qu'il ne l'est pas du tout.

Et cela est dû d'abord à l'invraisemblance des récits : C'est un voyageur perdu dans les étendues neigeuses du Yukon et qui rencontre soudain un... poteau de télégraphe, qu'il embrasse comme un frère (*Au Seuil*) ; c'est une

maladie d'enfant, mystérieusement guérie au son du violon (*Le Violon de Santa Claus*) ; c'est l'impossible translation, au milieu de circonstances incroyables, d'un chef d'oeuvre de Murillo, perdu dans une chaumière de Contrecoeur (*Une Aubaine*) ; c'est une *nativité* pittoresque, avec accompagnement de tempêtes de neige, de vent et de rafale, dans une cabane de pauvres gens qui ont la chance d'héberger, juste la nuit voulue, plusieurs voyageurs perdus, au nombre desquels un médecin (*Tempête d'Hiver*) ; c'est le récit maladroit d'une demi légende, qui se termine par une fuite dans la lune, d'un méchant homme et d'une bûche de Noël (*La Bûche de Noël*) ; quant au *Fer à Cheval*, je renonce même à le résumer. M Fréchette nous dira peut être que ces récits sont vrais, ou à peu près, et par conséquent vraisemblables : mais il y a un vers de Boileau pour répondre à cela.

A côté de l'invraisemblance compliquée de certains contes, il convient de noter la naïveté fatigante, enfantine à l'excès, de certains autres Qu'on lise *Petite Pauline*, *Jeannette*, *Ouise* : on y trouve à foison de ces mots d'enfants, qui ont le don d'agacer prodigieusement et qui vous font souvent vouer aux gémonies les mamans empressées qui s'efforcent de vous en démontrer la finesse. La maman qui ne raconte pas les prouesses de son petiot, c'est le *rara avis* des anciens ; et si les joies et secrets de famille surprennent déjà en société, il faut un art bien

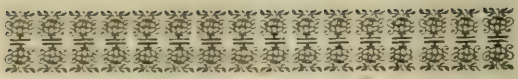
spécial pour les glisser en littérature. M. Fréchette qui l'avait presque atteint dans certaines parties des *Feuilles Volantes*, nous en paraît bien loin dans ses contes.

Enfin, nous trouvons une troisième espèce de récit dans la *Noël au Canada* ; c'est le récit *couleur locale*. La *Tête à Pitre*, *Tom Caribou*, *Titange*, le *Loup-Garou*, raconté dans le langage pittoresque mais rude de nos paysans, peuvent être, à leur façon, des tours de force : mais ils ne sont ni opportuns ni littéraires. Comme la reine Caroline, dans le *Madame Sans Gêne* de Sardou, nous sommes tentés de nous écrier : " La *lichette* ne me dit rien ". Pourquoi mettre sous les yeux du lecteur les physionomies faussées et poussées au bout, d'un Jos Violon, d'un Titoine Pelchat, d'un Joachim Crête ; pourquoi leur faire dire, dans un but comique peu appréciable, des phrases comme celles ci : " *Toine, mon maudit, si t'as le malheur de parler d'ça, je t'étripe fret* ;" ou encore : " *C'est ça qui vous dégourdissait le canayen, un peu croche* ;" et ailleurs toute cette inutile dissertation sur... un derrière meurtri que l'auteur, parlant *ex cathedra* pour Jos Violon, appelle *le rond point*, *l'envers du frontispice*, *le fond de cale*, *la propriété foncière*. Tout cela n'est ni beau, ni vrai, ni littéraire, ni généreux.

En somme, les contes de M. Fréchette ont la seule qualité d'être bien écrits et de bien se lire, même quand, pour d'autres raisons, ils se lisent

mal. Pour nous, nous croyons qu'ils ne comptent pas dans l'oeuvre de M. Fréchette, ou qu'ils n'y comptent qu'à l'état de distraction ; et ce n'est qu'à ce point de vue que nous les avons mentionnés.

Mais nous regrettons leur présence à côté de la *Légende d'un Peuple* et du poème de *J. B. de la Salle*.



## X

### *Les Polémiques.*

Nous avons vu que les contes de M. Fréchette n'ont été qu'une distraction « pour ses heures de loisir » ; et c'est heureux à cause de leur insignifiance littéraire, à cause de leur inutilité comme ressource pour le critique, à cause de ce qu'ils empêchent certains lecteurs de pleinement goûter ses poèmes ; parce qu'enfin, loin de rien ajouter à la beauté et à l'harmonie de l'ensemble, ils risquent, pour quelques uns, de tout gâter.

Nous croyons avoir vérifié ces faits, ou du moins avoir indiqué au lecteur la méthode à suivre pour qu'il les puisse vérifier lui même.

Il n'en est pas ainsi des polémiques de M. Fréchette ; mais il importe de noter, cependant, que si ces polémiques ne sont pas toutes insignifiantes ; si, au moins, l'une d'elles peut devenir très pratique ; si elles ne nuisent pas précisément à la lecture de ses poésies ; elles n'en sont pas moins œuvres distinctes et *imprévues* comme les contes.

Les contes et les poésies ne se ressemblent que par la signature, parce que les contes ne sont qu'un divertissement chez l'auteur, et que

la poésie est le fond même de son âme : nous l'avons prouvé. La polémique, au contraire, en cela qu'elle est une défense de la personnalité de l'auteur, devrait présenter avec la poésie, avec le sentiment intérieur exprimé au dehors, une similitude appréciable

Et ce qui est quasi inexplicable, c'est précisément qu'elle n'en présente pas ; cela est facile à démontrer. Puisque la *Voix d'un Exilé* est, ou à peu près, une polémique en vers, il n'y a qu'à la rapprocher des vraies polémiques dont nous parlons maintenant, de la prose. Que voyons-nous dans le poème que sentiments élevés, violence emportée, enthousiasme, tous les rayons de cette âme que nous ne pouvons nous lasser de donner comme synthèse de l'œuvre poétique de M. Fréchette ? Que voyons nous dans la prose qu'ironie froide, calculée spirituelle, qu'érudition voulue, que recherche calme, que badinage prolongé à plaisir selon le cas, toutes choses qui sont précisément, comme nous le disions, le contraire de l'âme et de ses grandes manifestations ?

Est-ce à dire que les polémiques de M. Fréchette ne sont pas sincères ?

Nous ne le croyons pas ; et nous le croyons pas, parce que nous avons de bonnes raisons de ne pas le croire. Et c'est d'abord parce que l'impression dominante de ces polémiques, c'est justement la conviction de celui qui écrit, la conviction poussée quelquefois jusqu'à

une sorte d'entêtement qui ne peut rien céder, et il n'est pas sûr, d'ailleurs que ce soit un défaut. C'est encore, pour ceux qui aiment les raisons où il entre un brin de malice, que M. Fréchette a presque toujours usé de la polémique à corps défendant et que ce sont ses œuvres ou lui-même qui en font les frais ; sur ce point, du moins, il a dû être sincère.

La conviction quand même, la confiance en soi, voilà deux éléments de sincérité : joignez-y un rare bonheur d'expression, un tour critique dans l'esprit qui favorise la riposte juste, une sorte d'habileté d'escrimeur qui devine où il faut porter la botte, une vivacité souple et variée qui échappe à tous les coups et sait, à son tour, trouver le défaut de la cuirasse, et vous aurez une idée de cette polémique aiguë, mordante, méchante, si l'on veut, mais d'un plaisir très spécial pour celui qui n'en est pas touché ; de cette polémique sans merci, qui ne frappe pas son adversaire à pleins coups, mais qui lui ménage par tout le corps de minuscules et intolérables piqûres d'épingle ; de cette polémique, qui est une force chez M. Fréchette et qui lui a permis de tenir tête à ses adversaires ou, au moins, de maintenir ses positions en face des attaques perpétuelles que le sort ou la mauvaise foi ne lui ont jamais ménagées, quand ce n'étaient pas ses propres fautes.

Si M. Fréchette n'était pas poète, il lui resterait encore cette force de style qui le rend

redoutable ; mais il y perdrait au change et nous aussi.

Car la polémique n'est en somme que la polémique, surtout quand elle s'exerce sur des sujets qui ne se discutent pas, comme l'excellence de tel livre dont on est l'auteur, par exemple. Et c'est bien là le côté faible des polémiques de M. Fréchette, ce qui fait qu'elles ne comptent dans son œuvre qu'à l'état de documents qui nous l'expliquent plus ou moins, ce qui fait que le public de demain les ignorera. Le caractère dominant de la polémique au Canada et de ce qui a jusqu'à présent tenu lieu de critique, semble bien être la frivolité de l'attaque, le tour badin de la réponse, l'inutilité de l'une et de l'autre, quand elle n'est pas alourdie par la malice cruelle de l'allusion ou même par la malsaine indiscrétion. Les polémiques de M. Fréchette ne vont pas toujours jusque là ; mais elles se complaisent trop souvent à un badinage prolongé, à une taquinerie qui devient agaçante, à des espiègleries enfantines qui compromettent le sérieux de la discussion. Il est juste, cependant, d'ajouter qu'il n'a pas triché au jeu, qu'il a joué les cartes qu'on lui avait passées, et que la partie allait bon train des deux côtés de la table Il excelle, d'ailleurs à imaginer, ces taquineries qui stimulent la vanité de celui qu'elles atteignent, à trouver des espiègleries qui ont au moins le mérite presque invariable d'une originale et piquante simplicité. Quelquefois

M. Fréchette, par la force des choses, a été appelé à traiter un sujet plus sérieux et alors il a joint à cette force d'ironie que nous venons de signaler, un jugement et une observation plus réels que nous n'aurions été tentés de croire. C'est ce que nous voyons dans les lettres à l'abbé Baillargé, *A Propos d'Education*, qui sont à la fois très amusantes et très substantielles.

Il est loisible de regretter que les circonstances n'aient pas fourni davantage à M. Fréchette, l'occasion de discuter une question aussi sérieuse, aussi capitale que la question d'éducation. Le plus souvent, ces polémiques traitent de sujets peu intéressants pour nous, ou au moins d'un intérêt superficiel. Ce sont des boutades amusantes, des colères drôles, des malices bizarres ; on comprend que nous ne tenions pas à attacher trop d'importance à toutes ces querelles. Aussi bien, dès que nous avons dit ce que nous pensons de la forme des polémiques, il me semble que nous avons tout dit. Et si nous voulons bien nous rappeler que M. Fréchette polémiste accuse une conviction vraie, une confiance en soi inébranlable, une force ironique réelle, une habileté amusante, peu importe que nous sachions exactement sur quels sujets se sont exercées toutes ces qualités.

La polémique est malheureusement quelque chose comme une caricature littéraire. Pour le polémiste, être convaincu, s'est s'exposer à

devenir entêté ; avoir confiance en soi, voilà qui conduit bien vite à une vanité toujours désagréable ; l'ironie quelquefois devient méchante et injuste ; vouloir faire de l'esprit tout le temps, c'est bien souvent agacer prodigieusement qui nous lit.

Ni M. Fréchette, ni ses adversaires n'ont su toujours éviter ces extrêmes. C'est la concession faite à la *charge*, le coup de crayon qui donne aux lignes une exagération comique et fausse, avec cette différence que c'est là le propre de la caricature, tandis que la polémique idéale est bien autre chose.

Mais c'est une règle invariable que tout le monde ait les défauts de ses qualités, et personne n'y échappe. Ce qu'il s'agit d'avoir, ce sont *les qualités de ses défauts* et il nous semble bien qu'il en soit ainsi pour les polémiques de M. Fréchette.

o o o

Une question s'impose : Quelles sont-elles ?

Et de suite nous pouvons répondre : polémique avec M. Chapman, un autre de nos poètes, à propos d'accusations réciproques de plagiat ; polémique avec l'honorable juge Routhier, sur les idées et le ton de la *Voix d'un exilé* ; polémique avec le R. P. Lacasse, à propos des malheureuses stances à Sarah Bernhardt, que M. Fréchette n'a heureusement glissées en aucun de ses recueils ; polémique avec l'abbé Baillar-

gé sur l'éducation : polémique avec Tardivel, le journaliste convaincu qui vient de disparaître, à propos de la gigantesque farce de Diana Vaughan et de Léo Taxil... Les fameux *Corrigeons nous* de M. Fréchette appartiennent aussi à la polémique, en ce qu'ils ont été vivement et perpétuellement discutés. Et s'il faut savoir gré à ceux qui ont trouvé de réelles corrections à faire aux *Corrigeons nous*, on peut aussi leur reprocher de l'avoir fait dans le but peu douteux de taquiner leur auteur et de le pousser à bout, plutôt que dans le but d'instruire le lecteur. Le lecteur était instruit quand même, me direz-vous ! Pas précisément : car une critique aussi serrée, aussi mal intentionnée sacrifie facilement la réalité à l'apparence, et pour reprendre une vieille expression rabelaisienne, se *maragrabolise* la cervelle à trouver des fautes là où il n'y en a véritablement pas.

Ces *Corrigeons nous* sont utiles, pourvu que celui qui les distribue accepte largement les remarques justes qu'on peut lui présenter, pourvu que ceux qui y trouvent à reprendre le fassent sagement et modérément. S'il n'en est pas ainsi, ces corrections dégénèrent en querelles superflues, et n'apportent aucun profit au lecteur qui ne sait plus quel avis il doit suivre

o o o

La polémique avec le juge Routhier a été publiée dans les *Guêpes Canadiennes* : les lettres

à l'abbé Baillargé ont été réunies en brochure ; on peut lire également les deux volumes de M. Chapman (*Deux Copains — Le Lauréat*) pour ce qui touche à l'accusation de plagiat.

Nous avons pleinement dit ce que nous pensons de cette dernière polémique, au cours de cette étude ; nous croyons qu'il est au moins « puéril », le mot est de M. Ab der Halden, de rechercher les hémistiches semblables d'un poète à l'autre, surtout lorsqu'il s'agit de lieux communs. A part l'originalité absolue, il y a encore une originalité qui consiste à exprimer autrement ce que d'autres ont dit avant nous : a-t-on jamais reproché, par exemple, à Dumas fils d'avoir refait dans la *La Dame aux Camélias* l'intrigue que Barrière avait ajoutée au roman de Murger, pour dramatiser la *Vie de Bohême* ? A côté de cette originalité, moins puissante que l'autre mais réelle, se place la faculté d'exprimer ses propres sentiments avec les mots de chacun. Ce qui pour nous enlève tout crédit à l'accusation portée contre M. Fréchette, c'est l'unité et la logique qui distingue toute son œuvre poétique : si, comme on a voulu le faire croire, M. Fréchette eût pillé tour à tour Victor Hugo, Lamartine, Leconte de Lisle, Gauthier, Prosper Blanchemain, Donnelly, Longfellow, Chapman, « son frère Achille », son œuvre présenterait-il cette uniformité, cette constance de tempérament que nous y avons observée ? Assurément non ; les poésies de M.

Fréchette ne sont pas toujours originales, nous l'avons vu : mais elles lui appartiennent tout autant que les *Trois Morts* appartiennent à Crémazie, malgré le poème de Théophile Gauthier.

Nous n'insistons pas ; nous ne voulons pas revenir non plus sur la *Voix d'un Exilé*, ni nous amuser à narrer au long la formidable fumisterie de Léo Taxil. Nous en avons suffisamment dit quand nous avons mentionné ces polémiques, quand nous en avons donné une idée générale : ce serait retarder notre étude que d'en parler plus longuement. Mais, d'un autre côté, la polémique tient trop de place dans la vie littéraire de M. Fréchette et s'y révèle sous une forme trop particulière, pour que nous ayons pu l'ignorer complètement.

## XI

## *A PROPOS D'EDUCATION (1893)*

(Lettres à l'abbé Baillargé)

L'éducation est la base de toute société ; elle en détermine la forme et la nature. Car l'éducation prépare l'avenir, et une société qui ne se renouvelle pas, dans le sens du progrès, est une société morte. L'éducation d'un peuple dépend, en grande partie, de celle qu'il reçoit à l'école et au collège ; cette éducation du collège est donc d'une importance capitale. Et c'est pour cela que nous négligerons le côté littéraire des *Lettres* de M. Fréchette pour nous attacher au fond même de la question.

Nous avons réuni les réflexions que l'auteur a semées un peu partout, dans ces lettres ; nous en avons formé trois groupes : celles qui touchent à la nature de nos collèges, celles qui regardent l'enseignement, celles qui se rapportent à la formation du caractère. Nous avons également groupé les réformes suggérées par l'auteur ; nous y avons joint des réflexions personnelles. Nous soumettons le tout au jugement et à la bonne foi du lecteur.

Il s'agit ici, il convient de le dire, des collè-

ges classiques de la province de Québec ; mais quelques-unes des remarques s'appliquent aussi aux collèges commerciaux. Il n'est pas nécessaire de préciser.

---

## I.—*OPINIONS DE M. FRECHETTE*

*Nos collèges ?*

I. Ils ont une confiance illimitée dans leurs ressources et ne permettent pas qu'on les reprenne en rien ; *se croyant parfaits*, ils sont réfractaires à tout progrès et à toute transformation.

II. Les religieux et les prêtres n'admettent pas la coopération *active* du père de famille, en matière d'éducation, et pourtant c'est lui qui a la responsabilité.

III. L'éducation classique est plus propre à former des prêtres que des hommes du monde ; elle y tend davantage. Pourtant c'est le père de famille qui est le type social par excellence : il y a là un vice évident. (Ceci n'est pas un paradoxe : nous savons que ceux qui ont le mieux réussi, au collège classique, ont tous eu, ou à peu près, des velléités de prêtrise. Cela ne serait pas logique, si l'éducation qu'on y donne ne développait cette tendance).

IV. Les professeurs ne savent que ce qu'ils ont appris ; puisque les laïques qui se destinent au professorat sont forcés de subir un examen, les religieux devraient être tenus de donner au

moins une preuve quelconque de leur science.

V Il est bien connu que l'on oblige souvent un religieux incompétent à enseigner telle matière, afin qu'il en tire un bénéfice personnel. « Vous êtes faibles en mathématiques, lui dit le supérieur, enseignez-les et vous les apprendrez. » Cela s'appelle exercer la vertu d'obéissance : c'est excellent pour le professeur, mais pour l'élève ?

VI. La loi qui donne aux collèges classiques le privilège d'imposer aux professions libérales les porteurs de diplômes doit elle être abolie ? L'auteur répond oui ; nous devons avouer que l'examen devant le barreau nous paraît une faible garantie de la science future de nos hommes de profession. Mais il est certain que les collèges qui donnent les diplômes, doivent être contrôlés afin d éviter les injustices et les complaisances coupables des professeurs.

VII. Les collèges classiques n'ont pas de concurrence, car ils sortent tous du même moule et nous n'avons pas le choix : rien ne les stimule vers le progrès.

*L'Enseignement ?*

I. Les langues mortes empiètent sur le français : les élèves savent mieux les verbes en *mi* et le *gradus* que la syntaxe française, et surtout mieux que les éléments de la grammaire anglaise.

II. Le calcul, la comptabilité, tout ce qui est

pratique est religieusement banni du cours classique.

III. Les matières dites secondaires, comme l'histoire, la géographie, la littérature sont négligées. (Cela est vrai !)

IV. La littérature est, de plus, mal enseignée ; tout le temps est consacré aux genies du XVIIe siècle. Les autres siècles sont passés sous silence ou défigurés ; les romantiques, Victor Hugo en tête, sont absolument dénaturés. (Archi-vrai !)

V. L'absence presque totale de littérature étrangère—grecs et latins exceptés—et de notions artistiques est déplorable : il faudrait au moins les grands génies de toutes les langues, et en art des éléments d'architecture, de peinture, etc.... avec exemple. (Il y aurait quelque chose à faire de ce côté : mais ce n'est pas essentiel).

*La formation du caractère !*

(L'auteur ne parle ni des mœurs, ni du tempérament : il ne relève que quelques abus dans les manières, mais ils ont cependant une influence directe sur le caractère).

I. Les professeurs emploient trop souvent un langage grossier et rude vis-à-vis des élèves ; ceux-ci copient naturellement ce qui leur est donné comme modèle.

II. Si le langage poli a son importance, le langage décent a aussi la sienne : les profes-

seurs doivent éviter de raconter à leurs élèves, en classe et en petit comité, des histoires gauloises et autres de même sel.

III. Le ridicule des punitions doit être évité : c'est une mauvaise formation. (Exemples : faire baiser la terre, tracer des croix avec la langue dans la poussière (!), copier des pages entières de livres grecs.... tout ce qui peut contribuer à abêtir l'élève).

IV. Quelques professeurs sont d'une cruauté révoltante et l'effet tant moral que physique est désastreux. (Exemples : saisir les enfants par les cheveux, les écraser par terre avec force, les battre furieusement, les talocher à tout propos, leur lancer des livres à la figure ; tout cela s'est vu).

V. On habitue l'élève, non pas à faire le bien, mais à éviter le mal : la nuance est capitale quand il s'agit de formation. Dans nos collèges, *l'élève ne cherche pas à bien faire, il cherche à mal faire sans être vu.*

VI. Les professeurs n'insistent pas assez sur la tenue des élèves ; les bousculades sont de mise ; le langage le plus bas et le moins correct est toléré ; tout cela influe sur le caractère, et a d'ailleurs son importance en soi. A table, les professeurs mangent mal le plus souvent. Il faut éviter surtout de leur servir au nez des élèves mal nourris, une nourriture spéciale et plus appétissante, comme cela se fait ; c'est une école d'envie et d'égoïsme.

VII. L'hygiène est négligée à un haut point, surtout en ce qui regarde la propreté. On n'exige pas que les élèves se lavent les dents (!) et les règlements sont relâchés pour ce qui regarde la tête et les pieds. (Ces détails sont répugnants ; mais ce qui répugne encore plus, c'est qu'ils soient vrais). Quant aux bains, et c'est l'exception quand il y en a, non-seulement on ne force pas l'élève à s'y plonger régulièrement, mais encore on lui demande une contribution pécuniaire chaque fois qu'il a la bonne volonté de le faire. (Toutes ces remarques ne s'appliquent pas également à tous les collèges ; mais elles sont généralement vraies, et cela suffit)

M. Fréchette suggérait les réformes suivantes :

Diminuer le nombre des collèges classiques, afin d'en avoir de bons ; créer, à la place des autres, des collèges qui soient l'intermédiaire entre les collèges classiques et les collèges commerciaux ;

Enseigner mieux les langues vivantes, l'anglais, afin que chacun le parle couramment ; le français, au point de vue de l'orthographe, de la syntaxe, du langage, de la prononciation et du style ;

Limiter l'enseignement des langues mortes aux racines, au génie de la langue et à la connaissance *succincte* des auteurs ; il faut cependant plus de latin que de grec ;

Enseigner l'histoire, la géographie, le caté-

chisme d'après le sens et non d'après le mot à-mot ; enseigner la littérature en donnant à chaque siècle l'attention qu'il mérite ;

Enseigner la philosophie et l'histoire de la philosophie en français ;

En mathématiques, accorder plus aux règles pratiques et moins aux trinômes et autres calculs que le spécialiste peut étudier à part soi ;

Donner à l'élève des notions de comptabilité ;

Créer au collège une *chaire d'art*, qui soit une récréation utile pour l'élève ;

A table, donner une nourriture saine et ne jamais exiger le silence, afin que le repas soit gai et l'appétit meilleur ;

Punir rarement et d'une façon sensée ; de même ne pas donner raison au professeur quand il a tort, sous prétexte d'autorité : tout cela est un mauvais exemple ;

Enfin, veiller à la propreté ; avoir des bains et forcer les élèves à s'en servir (les professeurs aussi !)

Voilà la substance des *Lettres* de M. Fréchette : voilà ce qu'il faut lire sous le ton badin du style et la fantaisie apparente de l'expression. Il y en a que ces lettres n'ont dû qu'amuser, car elles sont spirituelles ; mais il importe que nous les considérions surtout à leur vrai point de vue. Et c'est pour cela que nous les avons résumées aussi sèchement.

## II — *DE QUELQUES OPINIONS PERSONNELLES SUR L'ÉDUCATION*

Et puisque nous parlons éducation, nous sommes tenté d'ajouter — afin de dire tout haut ce que tant de gens pensent tout bas :

Que si tout est susceptible d'être perfectionné, l'éducation l'est encore plus que tout ; qu'il y a donc une réforme constante à y opérer ;

Que si l'enseignement religieux est excellent, il est nécessaire cependant que les religieux se placent à notre point de vue, qu'ils forment les élèves selon nos responsabilités et non les leurs, pour les fonctions qui sont nôtres et non pour les leurs qu'ils doivent donc admettre la formation sociale et mondaine dans leur système d'éducation ; qu'ils doivent surtout éviter à tout prix *d'influencer* l'élève dans le choix de sa carrière et de son état de vie : si ce qu'ils appellent la *vocation* est une chose divine, forcer la voix de Dieu ne peut être que criminel ; si c'est une chose humaine, c'est un crime de lèse-société que de pousser des sujets à un état extra-social et c'est aux sujets eux mêmes à choisir librement ;

Que le professeur, tout prêtre qu'il est, n'est pas infaillible ; que c'est une inexcusable erreur de mêler son caractère sacré à ses opinions littéraires ou autres, surtout quand l'expérience démontre que nombre de jeunes gens deviennent professeurs beaucoup trop jeunes et qu'ils

n'ont ni talent, ni culture suffisante pour enseigner ;

Que c'est le père de famille *exclusivement* qui est intéressé dans le problème de l'éducation, puisqu'il s'agit de son fils. Or, dans la province de Québec, nous sommes en présence d'un état de choses incroyable : *Le contrôle de l'éducation appartient précisément à ceux qui n'en ont aucun besoin.* La liberté du père se limite au choix du collège ; et comme tous les collèges ont à peu près le même programme, on voit que cette liberté se limite à rien du tout Le père de famille n'a aucune influence sur le système d'éducation lui-même : et pourtant, de par la loi naturelle, le père de famille a le droit indéniable d'élever son enfant comme il l'entend. On ne lui refuse pas directement ce droit, mais on lui en rend l'exercice impossible, et cela revient au même. Il nous semble indispensable que, dans la province de Québec, l'éducation passe sous le contrôle des intéressés.

*Pour ce qui touche à l'enseignement du cours classique* :

Il y aurait beaucoup a faire pour perfectionner l'enseignement du français : les élèves prononcent mal le français, ils le lisent et l'écrivent mal ; la plupart sont même d'une faiblesse désespérante en orthographe et en syntaxe. (Il y a des *forts* (!) de collèges qui peuvent écrire vingt pages sur le protoxyde d'azote ou l'arsenic, le tout dans un français déplorable,

émaillé de fautes). Rien n'est plus ridicule que de parler latin en classe, d'enseigner les vers latins quand on ne touche même pas à la versification française, d'exercer la mémoire avec des textes grecs quand les chefs-d'œuvre français sont là ; la philosophie devrait aussi être enseignée en français afin de former l'élève à la discussion dans sa langue maternelle. L'anglais est de première nécessité : il faut que l'élève apprenne à le parler couramment. Quant aux langues mortes, il en faut *puisque tout le monde* le dit : mais il est grandement temps qu'elles cèdent le pas aux langues vivantes. Le latin, après tout, est une langue scientifique et ecclésiastique ; mais le grec ?

Nous voudrions aussi que certaines connaissances pratiques, comme le calcul, la comptabilité, et même la sténographie deviennent des habitudes chez l'élève du cours classique ; ces connaissances sont facilement acquises, et sont plus qu'utiles.

Il y a une manière pratique d'enseigner les sciences, ainsi que l'histoire, la géographie et la littérature. Ces trois dernières matières sont déplorablement *négligées* et *falsifiées*, dans nos collèges classiques. En littérature il n'y a qu'un siècle ; les romantiques sont des imbéciles, les philosophes du XVIIIe siècle des idiots, les créateurs de la langue des inconnus : les Français n'ont eu du génie que pendant

soixante ans ; avant et après, ils n'ont produit que des œuvres aussi faibles qu'impies

Voilà ce qu'on nous a enseigné, ce que l'on continue d'enseigner. C'est dégoûtant ! Et le malheur c'est que l'élève n'arrive même pas à apprécier le siècle de Louis XIV (que nous trouvons admirable mais non pas unique), tellement il lui est maladroitement présenté. En histoire, même étroitesse : Clovis, dont le baptême n'a été qu'une ruse et la vie qu'une suite de cruautés barbares, passe pour un roi très chrétien ; Lous XI, qui a tant fait pour l'unité de la France en détruisant la féodalité, n'est connu que par ses crimes ; Louis XIV, cela va sans dire, est *le Grand* d'un bout à l'autre de son règne ; le corrompu de Louis XV est le roi Bien-Aimé ; et que d'autres, sans compter la Révolution Française ! De plus, on n'insiste pas assez sur la philosophie de l'histoire, sur les leçons a tirer de l'histoire : que dis je, on n'insiste pas ! On n'exige même pas une connaissance suffisante des faits : un pâle résumé, appris à la hâte et fortement truffé de dates, suffit à l'examen. En géographie, c'est pis encore : on abandonne cette étude après la classe de méthode, et nul n'est plus ignorant en géographie qu'un élève du cours classique, s'il ne l'a pas étudiée par lui-même ; le fait a été constaté mille fois. La géographie est pourtant hautement pratique et susceptible de tous les développements : on

peut commencer par la géographie élémentaire, puis le tracé des cartes et l'observation de la nature, pour en arriver à la géologie, à la cosmographie et enfin à la géographie sociale ou l'influence du milieu sur l'individu. Cela existe à l'état d'ébauche dans nos collèges : mais il manque un système logique et effectif. La géographie sociale, la plus importante à notre avis, y est d'ailleurs absolument inconnue. Pour les sciences, nous voudrions que la chimie et la physique marchent de pair avec des notions de médecine et de génie civil ; que la philosophie morale et les questions légales, qui en découlent, soient enseignées ensemble ; que la géométrie et les mathématiques soient envisagées surtout comme raisonnement...

En un mot, nous voudrions que tous ces magnifiques ornements deviennent des meubles utiles et pratiques.

Mais ce qui importe surtout, c'est la *formation du caractère.*

Nous ne voulons pas insister sur les mœurs de nos collèges : car la question est délicate. Nous nous élevons fortement cependant contre l'intimité trop grande qui peut exister entre le maître et l'élève, et les abus fréquents auxquelles elle donne lieu. Le pensionnat développe chez l'enfant, surtout quand il est grand, des habitudes plus vicieuses que le vice même c'est un tort qu'ont les professeurs d'insister auprès des parents pour qu'ils envoient leurs

fils au pensionnat. Il n'est certes pas bon pour tous.

Mais ce qui manque surtout aux élèves, ce sur quoi nous voulons insister très spécialement, c'est : *une formation adaptée à notre milieu et à notre vie sociale.*

Condorcet disait, et bien d'autres l'ont répété après lui : il faut une éducation « fondée sur la connaissance de notre condition sociale. » Or la vie en Amérique est éminemment cette vie intense dont on a parlé et qui requiert de ceux qui ont à la vivre une qualité qui en résume une foule : L'INITIATIVE.

Qu'est-ce que l'initiative ? Un auteur anglais l'a parfaitement définie : *to do the right thing without being told.* Voila ce que nos collèges classiques ne nous apprennent pas : *faire ce qu'il faut faire sans qu'on soit obligé de nous le dire.* Et nous le répétons, l'initiative est une qualité indispensable dans un milieu où l'élément anglo-saxon est en force, parce qu'elle est indispensable pour vaincre dans ce struggle for life qui est le caractéristique des sociétés anglo saxonnes.

Niera-t-on que nous manquons d'initiative ! Que fait le jeune homme qui sort du cours classique ? S'il n'a pas de revenus personnels, il se cherche une *influence* qui le pousse et l'aide à réussir dans une profession. *Qui le pousse* .... c'est le mot consacré et il est énergique : le jeune homme en question ne marche

pas, il est poussé. Si son oncle est avocat, il sera avocat ; si son père est médecin, il sera médecin ; les exceptions sont rares et dues à la nécessité. Ceux qui n'ont ni influence, ni revenus, végètent : pourquoi ? parce qu'ils n'ont pas appris, aux collèges classiques, à *commencer* eux-mêmes et par eux-mêmes une œuvre quelconque ; ils ne peuvent que *continuer* celle d'un autre. Et si l'on veut une comparaison plus triviale et plus claire, ils peuvent fort bien mâcher une bouchée de viande, pourvu qu'on la leur mette sous la dent

En somme nous voudrions, dans le cours classique, trois réformes principales :

1o. L'enseignement des connaissances pratiques et des langues vivantes ;

2o. L'enseignement pratique et loyal des sciences et des arts ;

3o. LA CULTURE DE L'INITIATIVE.

En quoi consiste cette dernière ? Il faudrait plusieurs pages pour répondre : nous croyons cependant qu'en laissant aux élèves une plus grande liberté dans leurs actes, en les forçant à penser et à agir par eux mêmes, en développant chez eux l'indépendance et la confiance, en substituant la persuation aux punitions, on obtiendra d'excellents résultats. Il importe surtout de détruire chez l'élève cette ambition vaporeuse et allégorique qui lui fait voir le succès sous la forme d'un ange aux ailes blanches, au milieu de nuages de pourpre et d'or ; et de la rem-

placer par une ambition pratique, qui connait ses ressources et les exigences de la vie.

Jusqu'à présent on a fermé les yeux à l'élève ; il s'agit de les lui ouvrir ! Tout est là !

×

Et maintenant, pour revenir à notre étude littéraire, il importe de remercier M. Fréchette d'avoir formulé d'excellentes suggestions à propos d'éducation ; de nous avoir donné l'occasion d'en formuler à notre tour, qu'on voudra bien ne pas trouver trop mauvaises ; et surtout d'avoir ouvert à l'intelligence de tous, un champ si vaste et si pratique de méditation

XII

## CONCLUSION

Nous voici au terme de notre étude.

Nous avons sans doute omis quelques-unes des manifestations littéraires de M. Fréchette : mais nous croyons avoir mentionné tout ce qui est précisément digne de mention et n'avoir accordé à chaque partie de l'œuvre que l'importance qui lui appartient.

Telle partie nous a paru digne de mention à cause de sa valeur intrinsèque et c'est, si l'on veut, *La Voix d'un Exilé*, plusieurs pièces des *Fleurs boréales*, toute la *Légende d'un Peuple* et bon nombre des vers des *Feuilles volantes*, sans oublier le poème de *J.-B. de la Salle* ; telle partie nous a paru d'un intérêt *d'ensemble*, et l'on veut dire par là qu'elle nous a aidés à comprendre l'unité de l'œuvre et à l'apprécier, comme *Mes Loisirs* qui sont en quelque sorte le début prophétique de ce qui va suivre, ou les *Oiseaux de neige* qui sont à leur place entre le sentimentalisme des premiers recueils et la forme épique de la *Légende* ; telle partie nous a paru d'une nécessité antithétique, expliquant commodément le discrédit dans lequel les vers

de M. Fréchette semblent tombés, et ce sont les *Contes* qui se sont présentés à nous, ou les *Polémiques* : les contes en raison de leur non-valeur, les polémiques en raison de leur cruelle ou maligne combativité ; telle autre partie enfin tenait trop de place dans la vie de l'auteur, comme son *Théâtre*, pour que nous puissions l'omettre ; ou simplement touchait à une question trop intéressante, comme l'*Education*, pour que nous ne la fouillions pas quelque peu à notre tour.

Et voilà comment nous avons établi :

Dans la poésie de M. Fréchette une gradation très réelle, très soumise aux faits extérieurs, très soumise aussi à l'influence de la personnalité de l'auteur, une gradation mutuelle du sens de la nature et du sentimentalisme, l'un et l'autre se confondant en une sensibilité ardente, qui est le fond de l'âme et l'essence de la poésie de notre poète ;

Dans le théâtre de M. Fréchette une quasi-transition d'un genre à l'autre, n'ayant d'autre valeur que celle de n'en pas avoir de précise — ce qui est peu ! — étant, d'ailleurs, d'une faiblesse dramatique à peu près complète ;

Dans la prose de M. Fréchette, une facilité à peu près égale partout, ne pouvant malheureusement se suffire à elle-même ; en sorte que les contes sont mauvais au point de vue littéraire, malgré la phrase qui les dit ; en sorte que les polémiques sont amusantes, presque toujours

vides, cependant, indépendamment de l'expression.

Voilà, il nous semble, que nous avons atteint un but ; et assurément posé des conclusions qu'il vaudra la peine d'examiner.

o o o

Il y aurait encore beaucoup à dire au sujet de l'œuvre de M. Fréchette ; mais on ne saurait s'attarder nulle part quand le chemin à parcourir est long et inexploré.

On pourrait certes étudier les rapports de l'œuvre avec la vie privée de l'auteur, et avec son tempérament d'*homme* ; mais qui ne sent aussitôt l'indiscrétion d'une telle analyse, bien difficile à faire, d'ailleurs, car il n'est pas aisé de deviner tout ce qui se meut, se façonne ou se défait au fond de ce mystère qu'est l'âme humaine.

Une étude plus simple pourrait s'attacher d'une façon plus spéciale à la forme du vers ; nous y avons pensé nous-même, mais nous préférons attendre l'édition définitive des poésies de l'auteur avant de l'entreprendre. L'étude faite avec une judicieuse impartialité peut procurer un réel profit.

On pourrait encore rechercher l'influence du public sur l'œuvre de l'auteur. On n'ignore pas que M. Fréchette a été tour à tour, et avec enthousiasme, adulé et bafoué (je ne tiens pas spécialement à ces deux verbes, mais on sait ce

que je veux dire). Il n'y a aucun doute que ces bruits de la foule aient communiqué aux strophes du poète quelque chose de leur vibration ; l'étude dirait avec quelle intensité.

On pourrait aussi, réciproquement, se demander si les vers de la *Légende d'un Peuple*, ou autres ont eu une influence sur les œuvres de nos jeunes poètes : si, du moins, ils paraissent destinés à en avoir plus tard.....

En somme, l'œuvre de M. Fréchette vaut qu'on l'étudie, surtout si l'on tient compte du dénuement de notre littérature.

Et ce qu'il faut d'abord, c'est qu'on la lise.

Nous avons déjà dit que le public canadien ne lit pas, ou du moins ne lit pas les œuvres canadiennes. Le malheur, c'est qu'il se permette quand même de les juger ! Combien de personnes connaissent mieux M. Fréchette par le *Lauréat* que par la lecture ! C'est bien mal le connaître ; et nous en voudrions beaucoup à M. Chapman si nous ne savions que ses *Feuilles d'érable* sont peut-être jugées d'après tout le mal qu'en a dit M. Fréchette. Les Canadiens n'aiment des œuvres canadiennes que la critique qu'on en peut faire, et nous entendons ici une critique volontairement injuste et méchante ou, du moins, méprisante et railleuse, sans parler des sévérités incroyables et des minuties ridicules. Il est temps de secouer tout cela !

Or, personne n'a plus souffert de ce genre de critique que M. Fréchette et cela explique

assez comment ses vers ont pu, comme nous l'avons dit plus haut, tomber en discrédit.

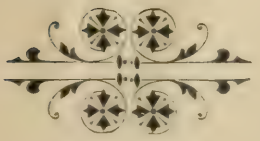
Il y a peut-être autre chose. M. F. Lhomme, dans un livre qui est tour à tour celui d'un critique judicieux et celui d'un inaltérable mécontent, (*la Comédie d'aujourd'hui*) a écrit : " La postérité juge le livre ; les contemporains ne peuvent oublier l'homme qui l'a fait." Si les vices d'un Verlaine ont empêché ses contemporains de goûter pleinement *Sagesse*, et les douloureuses manies d'un Baudelaire de croire entièrement aux *Fleurs du mal*, les attitudes politiques d'un Hugo n'ont certes rien ajouté, non plus à ce qui fait la beauté de la *Légende des Siècles*. Ne se pourrait-il pas que les opinions politiques de M. Fréchette — car c'est à cela seulement que nous en voulons venir — ou peut-être la façon virulente, prétentieuse, si l'ont veut dont il les a exprimées, aient influé sur le jugement du public qui n'a pu " oublier l'homme " pour le " livre " ?

Il est certain, d'ailleurs, qu'il faut juger un auteur d'après l'ensemble de son œuvre et, comme disait Vauvenargues, " pour apprécier avec justice, il faut tout lire." A-t-on tout lu de M. Fréchette avant de le juger ? Ou n'a-t-on lu qu'un conte, qu'une poésie prise au hasard, une des moins bonnes, peut-être les *Stances à Sarah Bernhardt* ? Alors, autant dire qu'on n'a rien lu du tout

Regardons donc l'œuvre de M Fréchette

avec impartialité, oubliant l'homme pour l'auteur, et nous rappelant que si cet auteur a eu en prose des défaillances fréquentes sans jamais s'élever bien haut, il a été au contraire vraiment poète, et cela très souvent.

Et pour les Canadiens, c'est déjà quelque-chose ; c'est déjà beaucoup.



31 III

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PS 9461 R43Z84
Rinfret, Fernand
Louis Fréchette

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 16 06 01 010 1